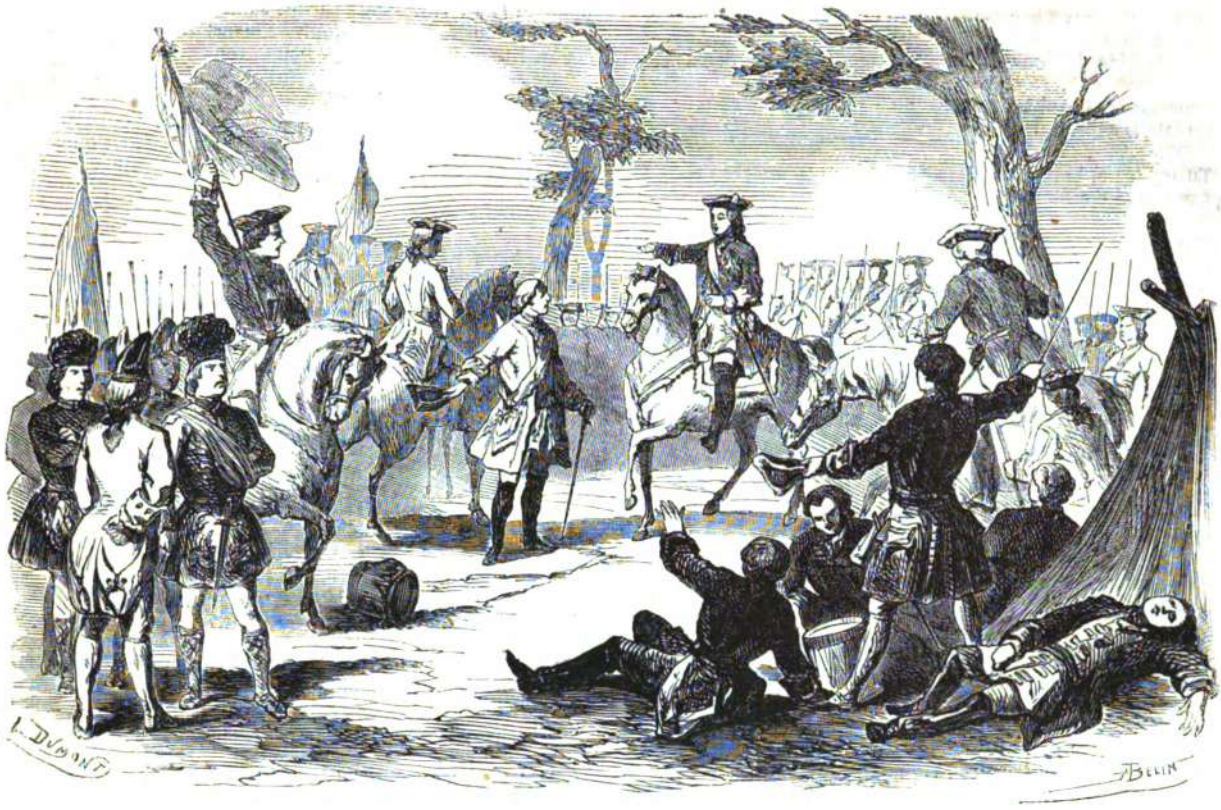
CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
418e ET 419e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



MAURICE DE SAXE

Drame historique militaire en cinq actes, un prologue et quinze tableaux

PAR

M. PAUL FOUCHER

Musique de M. BOVERY. — Ballet de M. LEFÈVRE. — Décors de M. CH. FROMONT

MISE EN SCÈNE DE M. D'ERNEST. — COSTUMES DU DRAME PAR M. E. LORSAY, DU BALLET PAR M. H. BALLUE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DU CIRQUE, LE 22 JANVIER 1859.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MAURICE DE SAXE	MM. ROBERT KEMP.
FRANCK MULLER, sous-of. au service de Saxe.	SAINT-ERNEST.
VINCENT, régisseur de la Comédie-Française.	WILLIAMS.
MÉDARD dit LA FAUVETTE, ouvrier rouleur	VOLET.
LA POPELINIÈRE, fermier général	DUPUIS.
LE COMTE DE WARTZDORFF, ministre de l'électeur roi de Pologne	ED. GALLAND.
HECTOR DE PECQUIGNY, officier d'artillerie	LAMBERT.
TROBECK, domestique de Maurice	LUBEL.
LE PRINCE EUGÈNE	NOEL.
MENTZEL, chef de partisans	VERNER.
LE COMTE DE CHAROLAIS	LAROCHE.
LE DUC DE NOAILLES	LASNIER.
LE ROI LOUIS XV	ARONDEL.
BRINCKEN, partisan	BENJAMIN.
UN OUVRIER	COCHET.
BRUCKMANN, aubergiste. / UN SERGENT SAXON	TOURNOT.
LE MAJOR DE TRANCHÉE. / UN OFFICIER	MM. BRANCHE.
UN PARTISAN	DOUTREVILLE.
UN AUBERGISTE DE DRESDE	DARCOURT.
UN OFFICIER	ACHILLE.
LE DAUPHIN, personnage muet	.....
UN OFFICIER HOLLANDAIS	NÉRAULT.
UN DOMESTIQUE	
UN VOYAGEUR	LANGLOIS.
GERTRUDE MULLER. / AURORE	Mmes THAÏS PETIT.
LA PRINCESSE MARIE-JOSÈPHE	FLORENCE.
ADRIENNE LECOUVREUR, actrice	MARIE B.
MADAME FAVART, idem	RENÉE.
MADAMOISELLE BEAUMENARD, idem	VALÉRIE.
AURORE, enfant de huit ans	JULIA.

HABITANTS DE DRESDE, OUVRIERS, HULANS, PARTISANS, VOYAGEURS, DAMES DE LA COUR, OFFICIERS FRANÇAIS, OFFICIERS HOLLANDAIS, SOLDATS FRANÇAIS, PANDOURS, SOLDATS ANGLAIS ET RUSSES, ÉTAT-MAJOR FRANÇAIS, GARDES FRANÇAISES, CHEVAU-LÉGERS, MOUSQUETAIRES, GRENADIERS A CHEVAL, ETC.

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

PROLOGUE.

Place de Dresde. — Le théâtre représente d'un côté une maison à deux étages ouverte du côté du public et laissant voir l'appartement simple, mais meublé avec goût, d'une jeune ouvrière. Dans le reste du théâtre, la place; au fond, une porte de la ville, devant laquelle passe et repasse un soldat saxon en faction. Devant la porte de la maison, un banc en pierre. Dans l'angle opposé, au premier plan, un cabaret avec une enseigne à peinture grossière, avec ces mots : AU CHEVALIER TEUTONIQUE. — Le jour baisse : le cabaretier achève de mettre les volets et ferme sa porte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MENTZEL, traverse le théâtre et vient frapper rudement à la porte du cabaret.

Holà, le cabaretier! (Quelques instants s'écoulent, on ne répond pas; Mentzel frappe encore plus fort.)

LE CABARETIER, à l'intérieur de sa maison.

Qui est là?

MENTZEL.

Ouvre, et tu le verras.

LE CABARETIER, entre-bâillant sa porte.

Qu'est-ce que vous voulez?

Digitized by Google

MENTZEL.

Ce que je veux? à coup sûr ce n'est pas le trésor de l'électeur de Saxe que je te demande... Faut-il donc qu'on t'arrache les oreilles, double chien, pour avoir un pot de bière?...

LE CABARETIER.

Trop tard... Passé huit heures, on ne reçoit plus dans les cabarets de Dresde... par ordre de l'autorité.

MENTZEL.

Tu mens! et la preuve, c'est qu'il y a en ce moment chez toi des gens qui consomment.

LE CABARETIER.

C'est possible... passé huit heures on n'entre plus, mais on peut toujours sortir.

MENTZEL.

Eh bien! je sortirai avec ces gens-là... en attendant je vais les retrouver.

LE CABARETIER, se plaçant devant lui.

Mais quand je vous dis pourtant...

MENTZEL, le saisissant et le faisant tomber, l'envoie pirouetter sur le banc de pierre.

Allons, place .. vieux porc, on te graissera la patte.

LE CABARETIER.

Du moment que vous y mettez des ménagements.

MENTZEL, entrant dans le cabaret.

On est honnête homme, ou on ne l'est pas.

LE CABARETIER, seul.

Quel gaillard! pourvu qu'il ait la poche aussi solide que le poignet!

SCÈNE II.

TROBECK, arrivant par le fond et traversant la place dans la direction de la maison.

Voici la maison de la belle! (Il bâille bruyamment.) Au diable les amours de mon maître!.. je tombe de sommeil... et moi qui espérais, arrivant en droite ligne de Stralsund, que le comte Maurice me laisserait dormir tout mon soûl. Ah bien! oui, dormir! (Il frappe à la porte de la maison, on ne répond pas.) Personne! Elle n'est pas loin sans doute, car la porte n'est pas fermée à clef... Confiance des mœurs patriarcales!.. Je vas l'attendre. (Il entre dans la maison.) Et en attendant je peux m'asseoir... assis, on est à moitié couché... Décidément, j'ai eu une bonne idée d'entrer. (Il s'asseoit.)

SCÈNE III.

WARTZDORFF, TROBECK.

WARTZDORFF, sur la place.

D'après les indications qu'on m'a données, ce doit être cette maison.

TROBECK, s'endormant.

Je pourrai dire à mon maître que j'ai rempli ses ordres... avec une activité... (Il s'endort complétement.)

WARTZDORFF, regardant la porte de la maison, il entre.

Quelqu'un qui dort... un domestique... Serait-ce celui de l'homme pour qui je viens?.. Ce serait une bonne fortune. (Il touche Trobeck de sa canne.)

TROBECK, se frottant les yeux.

Hein? Monseigneur... je ne dormais pas... je vous jure. (Apercevant Wartzdorff.) Un inconnu!..

WARTZDORFF.

Tu es au service du comte Maurice de Kœnigsmarck, n'est-ce pas?

TROBECK.

Il paraît que vous me connaissez?

WARTZDORFF.

Mes fonctions m'obligent à tout savoir... il me faut des renseignements sur ton maître... c'est pour son bien... et je te payerai aussi cher que si tu le trahissais.

TROBECK.

Mais, Monseigneur...

WARTZDORFF.

Pas de raisonnements... Sa Majesté Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, a remis en mes mains tous ses pouvoirs... je puis donc à ton gré te faire pendre ou t'enrichir... choisis... (Il lui donne de l'argent.)

TROBECK, prenant l'argent.

Puisque c'est pour le bien de mon maître... et qu'il n'y a pas moyen de faire autrement... Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise du comte Maurice?

WARTZDORFF.

Tout.

TROBECK.

Tout!.. Eh bien! vous en aurez pour votre argent... (Reprenant à haute voix.) Le comte Maurice n'est pas un homme, c'est un démon... un corps de fer avec des ressorts d'acier... il faut que devant lui tout cède ou tout se brise. La guerre et l'amour... l'amour et la guerre... voilà sa vie! Jamais de repos! ni pour lui, ni pour moi!.. Il est toujours couvert de gloire, et moi de sueur... Depuis son enfance, nous avons servi ensemble sous le prince Eugène, sous M. de Schullembourg, sous le czar Pierre le Grand, sous M. de Marlborough... mon maître était un des quatre-z-officiers... Nous avons vu Lille, Tournay, Mons, Bruxelles, Riga, Stralsund... nous verrons tout l'univers... Il n'y a qu'une chose que je ne pourrai jamais voir...

WARTZDORFF.

Quoi donc?

TROBECK.

Mon bonnet de nuit. (Il tire à moitié de sa poche un bonnet de coton.) Oui! le voilà!.. ton ours dans ma poche!.. J'ai toujours l'espérance de pouvoir le déployer voluptueusement... de l'enfoncer sur mes oreilles... impossible!.. Mon corps plié de fatigue, mes yeux se ferment!.. C'est égal... avec ce diable d'homme, il faut que mes jambes aillent toujours; il paraît décidé que je ne pourrai plus dormir qu'en rêve.

WARTZDORFF.

Tu es envoyé en ce moment par ton maître chez une jeune ouvrière, sa maîtresse!..

TROBECK.

Oui, Monseigneur... pour lui annoncer son retour à Dresde, et sa visite dans une heure.

WARTZDORFF.

Et tu n'as pas de lettre de sa main?

TROBECK.

Non, Monseigneur.

WARTZDORFF.

Tant pis!.. C'est une lettre... une preuve qu'il m'aurait fallu; ton maître aime beaucoup cette jeune fille qu'il a séduite?

TROBECK.

S'il l'aime?.. Ah! je crois bien... j'en ai perdu le sommeil...

WARTZDORFF.

C'est bon... va-t'en! Tu diras à ton maître que la commission est faite.

TROBECK.

Mais, Monseigneur...

WARTZDORFF.

Ta commission est faite; de plus, tu ne me connais pas... tu ne m'as jamais vu... Entends-tu bien?.. ou gare à ta peau.

TROBECK.

Oui, Monseigneur... Maintenant, pour m'empêcher de dormir, il ne me manquait plus que la peur! (Il sort.)

SCÈNE IV.

WARTZDORFF, regardant dans la chambre.

Rien qui puisse servir de témoignage... mais peut-être à l'étage supérieur .. Oui... ni obstacles, ni convenances ne doivent m'arrêter dans l'exécution de mes ordres... Cherchons encore... (Il disparaît et monte à l'étage supérieur.)

SCÈNE V.

MENTZEL, BRINCKEN, LE CABARETIER.

MENTZEL, sortant du cabaret en causant avec plusieurs hommes vêtus, les uns en soldats, d'autres avec des costumes de divers pays.

C'est entendu, camarades, le service est ingrat... décidément nous travaillons pour notre compte... Allez m'attendre sur le bord de l'Elbe, près de la barque qui nous conduira en Bohême en remontant le fleuve... Il ne fait pas bon pour nous, et pour moi en particulier, en Saxe... moi, je vais régler avec ce voleur d'hôtelier. (Les hommes de Mentzel s'éloignent. — Au cabaretier en lui donnant une pièce.) Tiens, paye-toi, empoisonneur!.. je n'ai jamais bu de si mauvaise bière.

LE CABARETIER, examinant la pièce à la lanterne.

Ah çà! dites donc, si ma bière est mauvaise, votre pièce l'est encore plus... (Il fait sonner la pièce.)

MENTZEL.

Hein?.. tu dis, cabaretier?

LE CABARETIER.

Je dis que la pièce est fausse. (A Mentzel qui le repousse pour s'en aller, et haussant la voix.) Dites donc, vous avez beau être un colosse... il y a là un poste à la poterne... vous ne vous en irez pas sans me payer.

MENTZEL, le saisissant à la gorge.

Te tairas-tu?

LE CABARETIER.

Au secours! au voleur! (Deux soldats du poste se détachent et accourent.) Arrêtez cet homme, un faux-monnayeur!

UN SOLDAT.

Cet homme... eh!.. c'est Mentzel, le déserteur, qui a quitté le régiment... Ah! on te tient... (Ils veulent le saisir.)

Digitized by Google

MENTZEL, renversant et assommant les deux soldats.

Halte-là!.. il n'y a pas en Allemagne de poignet aussi fort que celui-ci.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAURICE, qui a paru et qui a saisi Mentzel par le bras; puis WARTZDORFF.

MAURICE, à Mentzel qu'il fait plier.

Excepté le mien. Ah! tu te débattras en vain, misérable!.. je te tiendrai jusqu'à ce qu'on vienne t'arrêter.

MENTZEL, se débattant.

Ah! mais ce n'est pas un homme, c'est un étau.

WARTZDORFF, dans la maison, est redescendu à l'étage inférieur et ouvre la porte de la rue.

Rien! décidément retournons au palais.

MAURICE, apercevant Wartzdorff qui sort de la maison.

Un homme... un homme qui sort de chez Gertrude... (A Mentzel.) Ah! va te faire pendre ailleurs... Voilà quelqu'un dont il me faut la vie. (Il lâche Mentzel qui se sauve. — Le cabaretier a reparu avec d'autres soldats : les deux premiers se sont relevés, et tous disparaissent à la suite de Mentzel.)

MAURICE, à Wartzdorff en se plaçant devant lui.

Qu'alliez-vous faire dans cette maison?

WARTZDORFF.

Le comte Maurice...

MAURICE, le reconnaissant.

Monsieur de Wartzdorff, le ministre, le favori de l'électeur; mais peu m'importe... il n'y a pas de rang, il n'y a pas de puissance au-dessus de ma colère... J'aime les questions nettes, Monsieur... ou vous veniez dans ce logis du consentement de celle qui l'habite... et alors vous me devez compte de sa trahison... ou vous y êtes entré malgré elle... et alors, c'est une offense dont je vous demande raison.

WARTZDORFF.

Monsieur, n'accusez point la jeune habitante de cette maison... elle ignorait ma présence... Ne me demandez aucun compte... je ne puis vous en rendre... Ne me demandez pas réparation... je ne tirerais pas l'épée contre vous.

MAURICE.

Ah! je conçois... ma naissance irrégulière... la vôtre est assez légitime, à ce qu'il paraît, pour vous dispenser de cœur...

WARTZDORFF.

Monsieur le comte, votre brillant courage est au-dessus de toute atteinte... ne le compromettez pas par une insulte à qui ne peut et ne veut se défendre contre vous... Au revoir... monsieur le comte... à bientôt!.. (Il sort.)

SCÈNE VII.

MAURICE, puis GERTRUDE.

MAURICE, qui, un moment indécis, s'élance dans la maison.

Le ministre venait-il en son nom, ou l'avait-on envoyé?..

GERTRUDE paraît au fond sur la place, et aperçoit le soldat en fonction.

Le régiment de Franck... ô mon Dieu!.. (Elle s'arrête chancelante.)

MAURICE, contemplant la chambre de Gertrude.

Que m'importe après tout! ne suis-je pas dans cette douce et modeste retraite où je fus si heureux... où j'ai connu ma vingtième maîtresse et mon premier amour! (A ce moment, Gertrude, tremblante et chancelante, a rouvert sa porte, et se trouve dans la maison en présence de Maurice.)

GERTRUDE.

Maurice! (Elle tombe dans ses bras.)

MAURICE.

Gertrude! ma bien-aimée!

GERTRUDE.

Maurice!.. je ne vous attendais pas... tant d'émotions...

MAURICE, la faisant asseoir et s'agenouillant devant elle.

Calme-toi... que peux-tu craindre? Ne suis-je pas auprès de toi?

GERTRUDE.

Ah! Maurice! si vous saviez... j'ai reconnu là, à la porte de la ville, le régiment de celui... dont je redoutais la présence...

MAURICE.

Eh bien!.. je devine... ce Franck va venir réclamer les droits que lui a légués ton père... Quand ton cœur était libre, tu avais pu consentir à accepter sa main... aujourd'hui tu es à moi, tu m'aimes... à tout autre tu ne dois plus que de la franchise...

GERTRUDE.

Maurice, vous oubliez que Franck est de notre sang, qu'il fut mon tuteur. Bien plus, mon père, soldat comme lui, allait mourir, condamné pour une faute contre la discipline; mais le souverain avait distingué les services de Franck... il a accordé à ses instances la grâce de mon père... et mon père, succombant plus tard à une mort honorable, m'avait fait jurer de payer sa dette à Franck.

MAURICE.

Pouvais-tu immoler ton bonheur à un homme que tu n'aimes pas, qui a plus du double de ton âge?

GERTRUDE.

C'est pour cela, Maurice, que Franck représente pour moi encore mieux mon père et son autorité vengeresse... Et quelle excuse pourrai-je avoir à ses yeux quand il saura ma faute, et ma faute irréparable!... Entraînée par mon cœur, n'ai-je pas consenti à vous écouter, vous, non-seulement au-dessus de moi par le rang et la fortune, mais marié à une autre femme!..

MAURICE.

Et c'est là, au contraire, ton excuse et la mienne!... ma Gertrude adorée!... J'étais encore un enfant; le seul de mes parents que j'aie jamais connu, Aurore de Kœnigsmarck, ma mère, me présenta à la jeune comtesse de Léoben... Oh! je résistai longtemps, je pressentais que nous n'étions pas faits pour nous aimer; mais on me dit qu'elle s'appelait Victoire... Indifférent pour la femme, j'acceptai le nom comme un augure... Bientôt la sécheresse, la hauteur de ma noble épouse laissèrent dans mon cœur un vide cruel, que ton amour seul pouvait remplir.

GERTRUDE.

Au prix de ma honte, Maurice!... et quand j'aurais le courage de la dissimuler à Franck, qui ne la lui apprendrait bientôt!...

MAURICE, à part, rêveur.

Oui, et la présence du comte de Wartzdorff ici prouve qu'un piége peut-être. (Haut.) Écoute, Gertrude!... veux-tu vivre à jamais pour moi... pour moi seul... ne plus nous séparer?...

GERTRUDE.

Si je le veux!... Mais vous n'êtes pas libre!...

MAURICE.

Je puis le devenir... pourvu que tu oses braver un éclat... un scandale passager, devenu d'ailleurs presque inévitable... En Saxe, la loi brise un mariage quand l'un des deux époux a offensé la foi conjugale... Eh bien! laisse-moi dire et prouver au grand jour que tu es aimée de moi, et mes liens sont à jamais rompus... Mais rassure-toi, tu vas, cette nuit même, quitter ce pays; je ne parlerai, Gertrude, que quand on ne pourra plus faire rougir ton front... Tes lettres suffiront pour achever le succès de mon plan, si tu te sens la force de me seconder?

GERTRUDE.

Moi!... eh! ne vous ai-je pas donné déjà bien plus que ma vie!... Mais si on vous retient en Saxe?...

MAURICE.

Le temps seul de me rendre libre, ma bien-aimée, et je cours te rejoindre... Aussi bien, je mourrais d'ennui dans cette nébuleuse Allemagne... Gertrude! je l'ai toujours senti... je suis un Français égaré parmi ces froids Germains; la langue de la France est la seule que j'aie pu apprendre... c'est au sein de ce pays où tout respire la valeur, le plaisir, l'indépendance, que je veux t'entraîner avec moi, ma maîtresse adorée, mon amie, ma femme!...

GERTRUDE.

Votre femme, Maurice!...

MAURICE.

Et pourquoi pas?... Que dois-je à une patrie que je vais quitter... à un père qui me renie!... oui, et ma mère elle-même n'a jamais osé me faire connaître le nom de l'homme, qui était aussi indigne peut-être de son amour que du mien!... Ah! si celui à qui je dois la vie me donnait aussi son nom et sa tendresse, il ne réclamerait pas en vain ses droits à mon obéissance, il disposerait de ma destinée... mais ma mère, qui n'a pu échapper aux entraînements de son cœur, ne me blâmera pas d'avoir cherché à retrouver un bonheur que, dans l'égarement de sa sollicitude, elle a détruit pour moi!..

GERTRUDE.

Maurice! puis-je vous croire?..

MAURICE, avec élan.

Oui, crois-moi, ma Gertrude!.. abandonne-toi à ce cœur hasardeux, violent peut-être dans ses résolutions, mais qui ne sait pas tromper!... Quelque chose me dit que je suis né pour une vie aventureuse, mais non sans gloire... et, crois-moi, ce n'est pas à une femme vulgaire de la partager. Eh bien! sois cette femme!... viens, et quoi qu'il arrive, peines ou plaisirs, périls ou honneurs... élançons-nous ensemble dans cet avenir où tout est inconnu, tout, excepté ce qui nous suivra partout, ce qui ne peut nous manquer, notre courage et notre amour!...

GERTRUDE.

Maurice, disposez de moi!... ce qui me reste de ma vie vaut-il un mot de votre tendresse!...

MAURICE.

Maintenant, Gertrude, quel sera ton appui en m'attendant?

Digitized by Google

GERTRUDE.

J'y songe!... un parent de ma mère qui tient une auberge dans la Forêt Noire.

MAURICE.

Sur la frontière de France.

GERTRUDE.

Ce parent est en ce moment à Dresde, et m'a offert de me recueillir auprès de lui.

MAURICE.

Et il demeure?...

GERTRUDE.

A quelques pas; j'arrivais de chez lui, et il repart au point du jour.

MAURICE.

A merveille!.. le temps de faire tes préparatifs, et tu le suivras... Quant à tes frais de voyage... (Il tire sa bourse.)

GERTRUDE.

Je vous remercie... mes économies suffiront...

MAURICE.

Maintenant, pour l'exécution de mon hardi projet, ce n'est point par cette porte que je dois sortir.

GERTRUDE.

Comment!...

MAURICE.

Tu le sauras... viens... (Il disparaît avec Gertrude. Nuit complète.)

SCÈNE VIII.

MAURICE, GERTRUDE, dans la maison; TROBECK, sur la place.

TROBECK.

Mon maître m'a ordonné de venir l'attendre à cette porte; il est mandé chez l'électeur, et il faut que je l'accompagne avant de rentrer chez nous... Total, encore une nuit blanche.

MAURICE, à l'étage supérieur, examinant la fenêtre.

Oui, c'est cela.

TROBECK.

Ma foi, mon maître est à son rendez-vous... il en a pour quelque temps... voilà un banc... prenons un à-compte sur mon lit... d'abord... je dormirais sur un tourne-broche.

MAURICE, ouvrant la fenêtre.

Trobeck doit être en bas.

TROBECK, tirant un bonnet de la poche.

Oh! mon bonnet de nuit!... j'ai quelque peine à te voir, mais je te sentirai du moins... (Il enfonce le bonnet sur ses yeux.)

MAURICE, à la fenêtre, appelant.

Trobeck!...

TROBECK.

Allons... Hein?...

MAURICE.

Tu vas aller chercher la garde au poste voisin.

TROBECK.

La garde!... pourquoi?...

MAURICE.

Pour arrêter un voleur.

TROBECK.

Un voleur? Ce faux-monnayeur, peut-être, qu'on n'a pas pu rejoindre?

MAURICE.

Celui-là ou un autre, peu importe?

TROBECK.

Mais où le pincerons-nous?

MAURICE.

Au moment où tu reviendras, il sera en train de descendre de cette fenêtre.

TROBECK.

Hein?..

GERTRUDE.

Que dit-il?

TROBECK.

Comment! de cette fenêtre où vous êtes? Un voleur, vous en êtes sûr?

MAURICE.

Comme de toi-même. Allons, obéis.

TROBECK.

J'obéis. Puisqu'il faut veiller, autant ça qu'autre chose. (Il sort.)

GERTRUDE.

Que prétendez-vous, Maurice?

MAURICE.

Faire constater un flagrant délit. Mais, je le répète, rassure-toi, Gertrude, jusqu'au moment où tu seras éloignée, je n'aurai livré, en moi, à la justice qu'un malfaiteur vulgaire... On vient... à mon rôle... Un dernier baiser pour me donner du courage... Fuis aussitôt que j'aurai disparu... bientôt j'irai te rejoindre... (Il enjambe la fenêtre et descend du balcon pendant que Gertrude rentre dans l'intérieur de l'appartement.)

SCÈNE IX.

MAURICE, TROBECK, UN SERGENT, SOLDATS.

TROBECK.

Oui, mon sergent, un voleur qui va descendre de cette fenêtre.

LE SERGENT.

Comment! un voleur dans cette modeste maison? Ça n'est pas probable.

TROBECK.

Regardez plutôt... (A ce moment, Maurice achève de descendre. On l'entoure et l'on dirige sur lui la lanterne.

TROBECK, à part.

Hein!... c'est lui-même!...

MAURICE.

Tais-toi.

LE SERGENT.

L'ami, que faisiez-vous là?

MAURICE.

Vous le voyez... je descendais par la fenêtre... il y a donc toute apparence que je volais... Votre devoir est donc de m'arrêter.

UN SERGENT.

Un instant, que diable! vous êtes bien pressé... vous n'avez ni la tournure, ni la mise d'un voleur.

MAURICE.

Ça n'y fait rien... aujourd'hui les voleurs sont très-bien mis... Allons, est-ce qu'il faut tant de cérémonie? (Il fait quelques pas.)

TROBECK, à part.

Eh bien! en voilà un intrigant...

LE SERGENT.

Puisque vous y tenez absolument...

TROBECK, à part.

Il est arrêté... Je vais pouvoir dormir.

LE SERGENT.

Pourtant ça me paraît bien extraordinaire.

MAURICE.

Vous ne me croyez pas? Eh bien! (Montrant Trobeck.) vous me ferez confronter avec cet homme qui me connaît... Vous l'avez bien vu... il est mon complice.

TROBECK.

Moi!.. mais non... ça n'est pas vrai... je ne suis pas...

LE SERGENT.

Celui-là n'en convient pas! Ce sont des voleurs... arrêtez-les tous deux...

TROBECK, se débattant.

Mais quand je vous dis...

MAURICE.

Sans Trobeck, je n'en sortais pas. Allons, en marche! (Il sort emmené ainsi que Trobeck.)

SCÈNE X.

GERTRUDE, seule, reparaissant à l'étage inférieur avec une mante et un paquet, puis FRANCK MULLER.

GERTRUDE.

Me voilà prête... Il faut échapper au scandale qui me menace!.. Une prière, et je pars. (Elle s'agenouille.) Pardonnez encore, mon Dieu, je suis bien coupable... Mais m'attacher à lui, à qui j'ai tout sacrifié, n'est-ce pas maintenant presque un devoir? Mon Dieu! protégez-moi!

FRANCK, dans la rue, enveloppé de son manteau.

A cette heure, je ne puis me présenter chez Gertrude... Pourtant, il y a encore chez elle de la lumière... Mais elle va reposer sans doute... A demain! (Il s'éloigne. En ce moment, Gertrude qui s'est relevée ouvre la porte.) La porte s'ouvre!...

GERTRUDE.

Et moi qui partais sans un mot d'adieu... sans demander un pardon à Franck, dont la tendresse a veillé sur moi depuis la mort de mon père... Oh! ce serait de l'ingratitude!... Bien vite quelques lignes... pour lui tout avouer. (Elle écrit tout en parlant.) C'est cela... maintenant l'adresse... et partons. (Elle se retourne et aperçoit Franck qui est entré derrière elle; elle pousse un cri terrible. La lettre échappe de ses mains et tombe sur la table.)

FRANCK, qui a jeté son manteau et ses armes sur la table, prenant la lettre.

Vous, Gertrude!.. vous!.. et cette lettre qui m'est adressée...

GERTRUDE.

Franck... oh! par pitié! n'ouvrez pas ce billet!

FRANCK, tristement.

Oh! je devine ce qu'il contient, Gertrude, l'aveu de votre résistance à des projets de famille. Mais vous, Gertrude, du moins m'expliquerez-vous ces préparatifs de départ au milieu de la nuit?

Digitized by Google

GERTRUDE.

J'allais... j'allais rejoindre mon oncle Bruckmann, en ce moment à Dresde, et qui m'a demandé de tenir avec lui sa maison.

FRANCK.

A titre de servante, sans doute? Oh! moins que jamais cette destinée est la vôtre, Gertrude, maintenant vous êtes riche.

GERTRUDE.

Riche?

FRANCK, allant fermer la porte et faisant asseoir Gertrude.

Écoutez-moi.

GERTRUDE, à part.

Mon Dieu! Mais le temps qui me presse...

FRANCK.

Je n'avais jamais pensé, Gertrude, à vous imposer les droits qui m'avaient été légués par votre père; pourtant mon service étant achevé, j'avais espéré, je vous l'avoue, pouvoir vous intéresser, au moins par l'amitié, à mon existence de travail honorable et paisible... Mais tout change aujourd'hui, et si je vous demande encore d'accepter mon nom, c'est afin de vous faire profiter seule, et loin de moi, entendez-vous? d'une petite fortune que le sort m'envoie, et dont vous serez bientôt peut-être appelée à hériter; dans quelques heures je repars pour de nouveaux dangers.

GERTRUDE, distraite.

Franck, que veut dire?... (A part.) Ah! l'impatience, l'inquiétude!...

FRANCK.

Je revenais de Stralsund avec mon régiment. On me fait savoir qu'avant même de rentrer chez moi, je dois me rendre au palais; Son Altesse l'électeur m'y attendait. « Franck, me dit-il, il y a quelques années tu m'as demandé la grâce d'un de tes compagnons d'armes, un proche parent, pour sauver l'honneur de votre nom commun; en échange, tu m'as promis d'accepter, pour mon service, toute mission que je t'imposerais, dussés-tu y consacrer ta vie. Je savais qu'on pouvait compter sur ta promesse, et le moment est venu de la tenir.

GERTRUDE, à part, inquiète, et regardant la porte avec crainte.

Oh! ma tête se trouble d'effroi.

FRANCK.

« Promets-moi, continue le souverain... de suivre partout et toujours un jeune et fougueux héros, de veiller sur lui, de le rappeler au besoin à la prudence; il acceptera plutôt de toi ces conseils que de quelqu'un de son sang, dont il prendrait ombrage. Garde (Montrant le papier.) ce brevet de pension pour les êtres chers que tu laisses dans ta patrie!... Et maintenant, sois le premier de mon peuple à savoir que celui que tu vas suivre est fils de ton souverain. »

GERTRUDE, avec une vague terreur.

Le fils du souverain!...

FRANCK.

« Avant de le reconnaître publiquement, je voulais lui laisser prouver la légitimité du courage .. je rencontre en lui le génie... je ne lui lègue pas un trône, qui ne suffirait pas à son ambition! Un mariage qu'on lui a fait contracter imprudemment, je le brise! Les princesses de sang royal seront à peine assez pour lui... » Mais vous souffrez, Gertrude... vous chancelez... je dois interrompre...

GERTRUDE, convulsivement.

Achevez!... achevez!... son nom?...

FRANCK.

Maurice, comte de Kœnigsmarck, et maintenant comte de Saxe.

GERTRUDE, avec un cri de terreur.

Lui!... ah! perdue!

FRANCK.

Que dit-elle?...

GERTRUDE.

Franck, vous pouvez lire maintenant ce billet, je n'ai plus besoin de rien cacher.

FRANCK, après avoir lu.

Misérable!.. (Il saisit un pistolet et le dirige vers Gertrude. Wartzdorff, qui a paru sur la place et s'est élancé dans la maison, lui arrête le bras.

SCÈNE XI.

FRANCK, GERTRUDE, WARTZDORFF.

WARTZDORFF.

Arrêtez, Franck, il faut que cette infortunée répare sa faute.

FRANCK.

La réparer... est-ce que le déshonneur se répare?...

WARTZDORFF.

Il s'expie, du moins... Gertrude Muller, coupable devant sa conscience et envers sa famille, peut rendre un dernier service à son pays, en achevant de briser les liens qui enchaînent à elle le fils de son souverain.

GERTRUDE.

Que me demandez-vous de plus, et que me reste-t-il encore?...

WARTZDORFF.

L'amour, la volonté de Maurice de Saxe, qui voulait cesser d'être l'époux de la comtesse de Léoben pour vous appartenir, au moment même où l'on pensait faire de votre liaison le moyen qui le rendît libre pour une haute alliance; je quitte à l'instant le comte de Saxe... même devant son père, il refuse de renoncer à vous.

GERTRUDE, avec joie.

Il refuse!...

WARTZDORFF.

Ah! ne vous en glorifiez pas, malheureuse!... Frédéric-Auguste sera aussi inexorable pour un rebelle, qu'il eût été tendre pour un fils soumis. Le comte Maurice ne vous a pas dit que la loi, en brisant le mariage de l'époux adultère, le condamne à la mort!...

GERTRUDE.

A la mort!...

WARTZDORFF.

Et si le roi épargne le sang de son fils, une prison d'État dévorera les plus belles années du comte... Et ce n'est pas tout... non-seulement vous le séparez de sa famille, vous brisez sa grandeur, vous lui ravissez sa liberté, mais vous le déshonorez aux yeux de l'Europe.

GERTRUDE.

Que dites-vous?...

WARTZDORFF.

En ce moment, devant les murs de Belgrade, le maître du comte de Saxe, le soldat dont la gloire a racheté la défection à son premier drapeau, le prince Eugène, combat les ennemis de la foi; de toutes les cours chrétiennes, les princes du sang les plus illustres se sont donné rendez-vous sous le drapeau de la croix; Frédéric-Auguste a promis son fils à cette ligue sainte, et Maurice refuse de partir; Maurice, irrité, aveuglé par un fol amour, ne veut pas même comprendre que l'indignation de toute l'Europe va oublier ses exploits, et faire monter jusqu'à lui le nom de lâche!...

GERTRUDE.

Maurice malheureux, captif, avili!... mon Dieu!... que dois-je faire?...

FRANCK.

Ce que tu dois faire, Gertrude?... Ton père t'eût dit, et moi, à son défaut, le chef de la famille, je te dis à sa place : Il faut...

GERTRUDE.

Mourir, n'est-ce pas?...

FRANCK.

Ce ne serait pas assez pour ta faute... Toi, morte, le comte Maurice voudrait te venger; toi, sacrifiée, il voudrait te défendre... Il faut que non-seulement tu renonces à son amour, mais à son estime...

GERTRUDE.

Grand Dieu!

WARTZDORFF.

Oui, écrivez au comte Maurice que, volontairement, librement, vous renoncez à lui en acceptant une pension du souverain.

GERTRUDE.

Qui?... moi?...

WARTZDORFF.

Il faut du moins que le comte le croie, pour avoir la force d'obéir à son père.

GERTRUDE, se mettant à la table et écrivant.

Mon Dieu! c'est le châtiment de ma faute, et je boirai le calice jusqu'à la lie! (Elle achève d'écrire et montre la lettre à Wartzdorff.) Êtes-vous satisfait?...

WARTZDORFF.

Oui, et la reconnaissance du roi...

GERTRUDE.

Ah! pas de bienfaits, Monsieur... je puis bien subir l'infamie, mais je ne veux pas la mériter.

WARTZDORFF.

Le comte partira. (Écoutant.) J'entends le galop des chevaux... les officiers qui doivent accompagner le comte Maurice le précèdent déjà, par ordre du roi, sur la route de Belgrade. (Il sort.)

FRANCK.

Oh! je pars avec eux. (Il enlève ses armes et s'enveloppe dans son manteau.)

GERTRUDE.

Franck, vous étiez le seul ami qui me restât... me quitterez-vous sans un seul mot, non pas de pardon, mais au moins de pitié? (Franck reste un moment indécis, puis porte une de ses mains à ses

Digitized by Google

yeux qui se remplissent de larmes, et tend l'autre à Gertrude, qui l'embrasse en pleurant.)

FRANCK.

Gertrude, promettez-moi de ne pas mourir.

GERTRUDE.

Mourir!.. non... je subirai dans l'exil une existence de labeur et de misère...

FRANCK.

Infortunée!.. mais pour qui vivras-tu donc?

GERTRUDE.

C'est mon secret! (Mouvement de Franck, qui s'éloigne; des officiers saxons arrivent au galop et se range devant la porte de la ville. Franck monte sur un cheval, qui lui est amené; Gertrude descend sur la place et s'éloigne son paquet sous le bras.)

ACTE PREMIER.

DEUXIÈME TABLEAU.

La tranchée de Belgrade : sur le premier plan du théâtre, intérieur de la tranchée; au troisième ou quatrième plan, la plate-forme élevée au-dessus du théâtre d'un mètre environ; au delà, vue de la ville et des remparts de Belgrade.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, aspect d'une tranchée. TROBECK est endormi dans un coin, appuyé sur un panier de vin de champagne; UN CORDELIER, d'un autre côté, est agenouillé auprès d'un soldat blessé; LE COMTE DE CHAROLAIS, et AUTRES PRINCES; GROUPES; des batteries font feu; on riposte de la place; FRANCK, arrive rapidement.

FRANCK, au comte de Charolais.

Pardon, Monsieur, vous n'auriez pas vu dans cette tranchée mon maître, le comte de Saxe?

CHAROLAIS, avec dédain.

Le comte de Saxe... un nouveau venu?.. je ne le connais pas.

FRANCK, à part.

Ce seigneur paraît hautain. (S'adressant au major de tranchée.) C'est vous, major, qui commandez la tranchée?

LE MAJOR.

Oui.

FRANCK.

Mon maître, le comte de Saxe doit être ici?

LE MAJOR.

Je l'ai vu en effet, mais il s'est éloigné.

FRANCK.

Il se précipite avec fureur dans le péril ou le plaisir... tout ce qui peut faire oublier... Ah! je redoute quelque folie.

LE MAJOR.

Il m'est difficile d'entretenir à mon poste une discipline bien exacte... C'est ici la tranchée des princes... j'ai là une douzaine de volontaires de sang royal, à commencer (Le désignant.) par le comte de Charolais, de la maison de France, et ils ont plus de valeur que de soumission.

FRANCK, apercevant Trobeck.

Le comte Maurice n'est pas ici, car voilà Trobeck qui dort; mais le comte n'est pas loin, car Trobeck a auprès de lui un panier de vin de France.

CHAROLAIS, causant avec d'autres princes.

Le prince Eugène assiége Belgrade, Messieurs; mais voici que l'armée du grand-vizir vient nous assiéger. Tenez, monsieur de Noailles, d'ici on aperçoit les lignes de son armée. (Il monte sur la banquette et regarde au-dessus de la plate-forme.)

DE NOAILLES.

Est-ce que vous trouvez, prince, que les tireurs de Belgrade manquent de point de mire, que vous vous montrez ainsi à découvert? (Un coup de vent emporte le chapeau de Charolais.)

CHAROLAIS.

Ah!

DE NOAILLES.

Votre Altesse est blessée?

CHAROLAIS.

Le vent a emporté mon chapeau sur la plate-forme.

DE NOAILLES.

Il n'y a pas grand mal.

CHAROLAIS.

Non, mais je vais le chercher.

DE NOAILLES.

Sur cette plate-forme?

CHAROLAIS.

Sur cette plate-forme.

DE NOAILLES.

Il paraît que Votre Altesse redoute plus les rhumes que les boulets?

CHAROLAIS.

Je n'ai pas sous la main ma garde-robe, et il ne sera pas dit que je serai resté la tête découverte devant ces chiens de païens; or, comme il ne convient pas au comte de Charolais de mettre un autre chapeau que le sien... Messieurs, qui m'aime me suive.

DE NOAILLES.

On vous aimerait plus, en effet, Monseigneur, qu'on ne s'aimerait soi-même... En tout cas, avant de vous suivre, il serait bon de se faire dire d'abord deux mots d'absolution par ce digne cordelier, qui met en route un blessé pour l'autre monde.

CHAROLAIS.

Eh quoi! Messieurs, il y a ici des princes de France, de Savoie, de Portugal, de Lorraine, de Bavière, de Wurtemberg... que sais-je?.. Et personne ne répond à l'appel du Charolais... (Mouvement de pitié des princes, qui haussent les épaules.)

DE NOAILLES.

Écoutez donc, Monseigneur : quel que soit le plaisir de se faire tuer, on trouve que c'est assez d'un prince pour un chapeau.

CHAROLAIS.

Eh bien! j'irai seul! (Il s'élance sur la plate-forme.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE, paraissant sur la plate-forme et présentant au comte de Charolais son chapeau au bout d'une épée.

N'est-ce pas là ce que vous cherchez, Monseigneur?

FRANCK.

L'insensé!

CHAROLAIS.

Eh! parbleu! Monsieur, de quoi vous mêlez-vous?.. Me présenter ce chapeau ainsi troué! je ne sais si je n'aurais préféré être atteint moi-même.

MAURICE.

Oh! ne dites pas cela, Monseigneur, vous me feriez supposer que le comte de Charolais a plus de crédit chez son chirurgien que chez son chapelier.

CHAROLAIS.

Ce ton de plaisanterie!... Vous savez pourtant à qui vous parlez? (Il se couvre.)

MAURICE, se couvrant aussi.

C'est la différence qu'il y a entre nous, prince... Je suis le comte Maurice de Saxe, fils du roi de Pologne. Voudriez-vous me proposer l'honneur d'un duel? Inutile de prendre la peine de faire notre affaire nous-mêmes; en restant sur cette plate-forme les Turcs la feront pour nous. (Bruit de mousqueterie. — Trobeck se redresse.) Et, tenez, Monseigneur, en voici la preuve; mon chapeau est à l'unisson du vôtre. (Il lui montre son chapeau percé d'une balle.) Au lieu d'un combat, j'oserai vous proposer de vider ici une bouteille de champagne, ce sera plus agréable et tout aussi dangereux.

CHAROLAIS.

A ce dernier titre, j'accepte, Monsieur.

MAURICE.

Trobeck! viens nous servir. (Nouveaux coups de feu.)

TROBECK.

Hein!..

MAURICE.

Apporte-nous ici du vin.

TROBECK.

Par exemple!..

FRANCK.

Monseigneur, j'y vais, moi. (Il prend deux bouteilles de champagne, des verres, une serviette sur le bras, et s'élance sur la plate-forme.)

MAURICE.

A votre santé, prince!... et permettez-moi de vous verser... (Nouveaux coups de feu, la bouteille est enlevée de sa main.) Ah! heureusement que Franck en a apporté deux... Une autre proposition... Si je sors d'ici vivant, je me rends en France; promettons-nous mutuellement, prince, de ne pas nous séparer de ces deux chapeaux troués... même en tenue de cérémonie, avant que nous nous soyons retrouvés.

CHAROLAIS.

Tout ce que vous me proposerez, je l'accepterai, monsieur le comte...

MAURICE, à Franck.

Bois à ton tour, Franck.

FRANCK.

Merci, Monseigneur, je ne bois que de l'eau. (Nouveaux coups de feu. — Franck pousse un cri et chancelle.)

MAURICE.

Franck blessé... le bras brisé!

FRANCK.

Monseigneur, j'étais entre vous et le feu de l'ennemi.

Digitized by Google

MAURICE.

Ah! prince, dans notre duel nous n'aurions pas dû accepter de témoins. (Il aide Franck à descendre. Charolais descend aussi.)

LE MAJOR, à haute voix.

Le général en chef! (On bat aux champs.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PRINCE EUGÈNE.

LE PRINCE.

Qu'est-ce que j'apprends, Messieurs? des gageures insensées, des bravades sans résultat!... Comte de Charolais, vous êtes le neveu du grand Condé... Comte de Saxe, je vous ai vu à l'œuvre en Flandre et tous deux vous avez prouvé assez de courage pour apprendre à ne pas le confondre avec la témérité. (S'approchant de Maurice.) Comte de Saxe, il y a en vous l'étoffe d'un héros, et un héros ne doit pas ressembler à un coureur d'aventures. (Un officier arrive et apporte une lettre au prince, qui va au fond et causa avec son état-major.)

DE NOAILLES, à Maurice.

Le prince a raison, monsieur le comte. Votre illustre professeur est le chef qui vous a fait le plus de mal. Comte de Saxe, j'en suis sûr, son élève payera et au delà ses dettes à la France.

LE PRINCE, a donné ses ordres au fond. — On bat le rappel. — A Maurice et à Charolais.

Je voulais vous punir tous deux, Messieurs, car il n'y a pas de rang devant la discipline, mais les Turcs débouchent dans la tranchée... Voyez. (Bruit. — Coups de feu.) La route du camp est fermée, mais je vous connais assez pour savoir que vous irez chercher les arrêts jusque dans les murs de Belgrade... En avant, Messieurs. (Combat. — Les Turcs qui ont envahi la tranchée sont rejetés dans la place. — L'armée du prince Eugène y pénètre et couronne les murs. — On déploie sur les remparts l'étendard de la Croix!..

TROISIÈME TABLEAU.

Un salon chez madame Lecouvreur.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAROLAIS, LA POPELINIÈRE, UN DOMESTIQUE.

CHAROLAIS, entrant, au domestique.

Mademoiselle Lecouvreur?

LE DOMESTIQUE.

A sa toilette, Monsieur.

CHAROLAIS.

J'attendrai.

LE DOMESTIQUE.

Qui annoncerai-je?

CHAROLAIS.

Je m'annoncerai moi-même.

LA POPELINIÈRE, entrant d'un autre côté et parlant à un autre domestique.

Adrienne est à sa toilette?.. bien! bien! dites-lui que son ami La Popelinière l'attend. (Apercevant Charolais.) Ah! Son Altesse le comte de Charolais.

CHAROLAIS.

Silence!... ici je ne suis plus prince.

LA POPELINIÈRE.

Vous n'êtes qu'un vainqueur.

CHAROLAIS.

Si vous n'étiez pas là, monsieur le fermier général... mais avec un rival tel que vous...

LA POPELINIÈRE.

Monseigneur.

CHAROLAIS.

Que peut-il vous manquer?.. de l'esprit?... vous donnez à dîner tous les jours à ceux qui en vendent... de la figure?... vous payez si bien les femmes, qu'elles doivent finir par vous trouver joli... du courage?... vous êtes capable encore d'en acheter.

LA POPELINIÈRE.

Et je crois que j'en aurais besoin, Monseigneur... car, entre nous, Adrienne qui sait si bien son Racine, dément chaque jour son Boileau... notamment ce vers :

« Jamais surintendant ne trouva de cruelles. »

Adrienne est plus qu'incorruptible; elle est riche, j'ai voulu être son banquier, et je ne puis être que celui de son coffre-fort. Enfin, je pardonne à la friponne, si c'est Votre Altesse qu'elle me préfère... (A part.) Il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher. (Haut.) Mais de tout autre, foi de La Popelinière, je me vengerais... (Regardant le chapeau du prince.) Oh! mais, que Son Altesse me pardonne... quel étrange chapeau!...

CHAROLAIS.

Ce chapeau... ne faites pas attention... c'est un blessé qui attend son camarade, pour aller à l'hôpital. (Il va s'asseoir.)

LA POPELINIÈRE.

A propos de blessé, Monseigneur, étiez-vous hier au bal de l'Opéra?..

CHAROLAIS.

Non.

LA POPELINIÈRE.

Une bataille... une véritable bataille... le sang y a coulé... Vous savez, ce jeune comte de Saxe, que le régent a fait maréchal de camp et qui est devenu si fort à la mode?

CHAROLAIS.

Oh! je le connais... je le cherchais même... et il s'est battu?..

LA POPELINIÈRE.

Oui... un duel en effet... un combat singulier... mais entre deux demoiselles de l'Opéra que le perfide a trompées toutes deux, la Cartou et la Quoinam! Elles se sont dit d'abord, sous le domino, les choses les plus dures... Oh! la vérité n'était pas masquée... Ensuite, après le bec sont venus les ongles; on avait beau leur crier : Calmez-vous, Mesdemoiselles... vous battre pour un seul amant, ce n'est plus de l'économie, c'est de l'avarice... J'avais beau dire au comte de Saxe... il est mon ami...: Comte, ma bourse vous est toujours ouverte .. puisez-y à pleines mains pour changer ces Ariadnes en Danaë... Mais bast! ce n'était pas à la fortune, mais au cœur du comte qu'elles en voulaient.. (Riant.) Et, bref, ces demoiselles se sont dit... (Riant plus fort.) les plus gros mots... Elles se sont dévisagées, et, en attendant le For-Lévêque, elles se sont fait mettre au poste... (Éclatant de rire.) Et tout cela pour l'honneur!!

CHAROLAIS.

J'entendrai donc toujours parler de cet homme!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, VINCENT, qui entre en saluant humblement et tenant sous son bras, en guise de chapeau, un casque grec.

CHAROLAIS.

Hein! quel est cet homme si poli qui sort de chez mademoiselle Lecouvreur?

LA POPELINIÈRE.

Vous ne le connaissez pas?.. C'est Vincent, un ancien chanteur de l'Opéra-Comique, qui avait perdu sa voix, et si distrait qu'il ne s'en est aperçu que le jour où on l'a fait, par pitié, second régisseur à la Comédie-Française. (Vincent salue le public.) Tenez, en ce moment, il croit saluer le public... Qu'avez-vous donc sous le bras, mon cher Vincent?

VINCENT.

Ça?.. J'étais un peu pressé à la répétition... au lieu de mon chapeau, j'ai pris ce casque... c'est cela que j'entendais rire sur mon chemin... On prétend que je suis distrait.

LA POPELINIÈRE.

Et l'on a grand tort... Que viens-tu nous dire?

VINCENT.

Si j'osais, je vous dirais que mademoiselle Lecouvreur est obligée de partir pour la répétition et ne peut recevoir.

LA POPELINIÈRE.

Mais, mon pauvre Vincent, tu ne sais pas que Son Altesse le comte de Charolais lui-même attend mademoiselle Lecouvreur.

VINCENT, à part.

Monseigneur le comte de Charolais?.. Bon! elle n'ira pas à la répétition... C'est elle.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ADRIENNE LECOUVREUR.

ADRIENNE.

Ah! Monseigneur, j'apprends que Votre Altesse me fait l'honneur... Daignez me pardonner de ne pouvoir en profiter; mais, attendue par de plus hauts personnages encore...

VINCENT, à part.

Hein! encore?

ADRIENNE.

L'empereur Auguste et le roi Wenceslas.

VINCENT, à part.

Je respire!

ADRIENNE.

Seulement, pour que je puisse me pardonner à mon tour d'avoir perdu cette visite, je vous demanderai, prince, de vouloir bien m'accorder une grâce.

CHAROLAIS.

Vous demander?.. Ordonnez, belle Lecouvreur.

ADRIENNE.

Eh bien! je ne joue pas ce soir; j'ordonne que Votre Altesse accepte à souper chez moi avec quelques amis. La Popelinière,

Digitized by Google

votre couvert est toujours mis... Allons, vous me promettez, Monseigneur... et, pour me prouver que vous ne m'en voulez pas, vous allez me donner la main jusqu'à ma chaise.

CHAROLAIS.

Allons, il faut faire tout ce que vous voulez, et ce n'est pas, je le crains, à charge de revanche. (Il lui donne la main pour sortir.)

LA POPELINIÈRE.

Elle est adorable!... mais pourquoi va-t-elle s'aviser d'être riche?..

SCÈNE IV.

VINCENT, seul.

Enfin, elle est partie... (Il prend un mantelet oublié sur un meuble et s'essuie le front avec.) Ce mois-ci, trois répétitions et deux entrées manquées... elle, le modèle de l'exactitude... quelque passion lui tourne la tête! (Il cherche à faire entrer le mantelet dans sa poche et s'aperçoit de l'erreur.) Mais moi qui m'arrête et je suis attendu au théâtre. (Il cherche sa montre.) Ma montre!.. où est ma montre?.. Est-ce que je l'aurais donnée pour boire à mon fiacre?..

SCÈNE V.

VINCENT, ADRIENNE.

VINCENT.

Vous, ici?

ADRIENNE.

Oui... oui...

VINCENT.

Mais, si j'osais... je vous dirais que la répétition...

ADRIENNE.

Je n'y vais pas... tu diras que je suis malade... ce que tu voudras enfin... (A part.) J'ai vu sa voiture qui se dirigeait vers mon hôtel... et il faut que je lui parle.

VINCENT.

Mais...

ADRIENNE.

S'agit-il de ma vie, je ne puis aller au théâtre maintenant. Laisse-moi.

VINCENT.

Ah! ça va mal! ça va mal!.. (Prenant sa tabatière dans sa poche.) Ah! voilà ma montre que je cherchais. (Il la porte à son oreille.) Tiens, elle est arrêtée. (Il sort.)

SCÈNE VI.

ADRIENNE LECOUVREUR, MAURICE DE SAXE.

ADRIENNE.

Ah! c'est vous, monsieur le comte, je n'espérais plus, je vous l'avoue, votre visite.

MAURICE.

Adrienne!

ADRIENNE.

Heureusement pour moi, monsieur le comte, que si je n'ai pas su défendre mon cœur contre vous, du moins mon choix n'est pas encore public, et l'on ne saura pas une erreur dont je dois rougir.

MAURICE.

Adrienne, que signifie? Quel tort me reprochez-vous?

ADRIENNE.

Vous me le demandez?.. Cachée sous un domino, j'ai assisté hier à cette scène scandaleuse de l'Opéra.

MAURICE.

Eh bien! qu'avez-vous pu voir? sinon la colère, le dépit impuissant de deux rivales qui vous sont sacrifiées.

ADRIENNE.

Sacrifiées!.. Oui, les rivales d'hier et peut-être d'aujourd'hui encore... mais celles de demain... pour qui je serais trahie?

MAURICE.

Vous parlez toujours de la trahison, vous autres femmes... Et croyez-vous que moi-même je n'aie pas eu à la subir?... un premier amour cruellement déçu!..

ADRIENNE.

Bien vengé en tous cas par ses successeurs.

MAURICE.

Pas assez pour que j'aie pu pardonner... mais je veux oublier du moins... oui... je le veux... Vous accusez mon passé, Adrienne... mais, est-ce qu'il faut nous demander, à nous autres soldats, les vertus bourgeoises du rentier qui échelonne pour des années assurées les revenus réguliers et les paisibles plaisirs de son existence de coin du feu?.. Nous, demain, ce soir, peut-être, il faudra partir; quelques jours encore, et nous aurons laissé sur ce rempart miné, sur un champ de bataille, nos restes mutilés... Eh bien! il nous faut vivre double, il faut boire à plus longs traits à cette coupe enivrante de l'amour et de la folie! il faut accepter dans mes bras, avec les enivrements d'une passion insoucieuse, cet avenir d'une heure et cette éternité d'un moment... Demain, Adrienne, tu me parles de demain... est-ce que je sais ce que signifie ce mot?... Ce que je sais, Adrienne, c'est que je suis là, c'est que je t'aime... et mon amour, mon amour pour toi... c'est aujourd'hui, c'est demain, c'est toute ma vie.

ADRIENNE.

Oui, je vous comprends, comte... je vous reconnais surtout... Vous êtes de ceux que la gloire doit dispenser de tout devoir, de toute fidélité... Et cependant, vous parlez de vos épreuves, de vos périls... Qu'est-ce auprès des nôtres?

MAURICE.

Auprès des vôtres?

ADRIENNE.

Vous souriez, Maurice... Oui, vous ne voyez qu'une distraction frivole dans ce culte laborieux de l'art, dans cette lutte douloureuse de tous les instants... Vous, du moins, vous ne donnez que votre sang, vous ne risquez que votre vie, et si la gloire vous manque, l'honneur vous reste... Mais nous!.. nous!.. il nous faut disputer chaque jour la faveur de ce public mobile et oublieux, et que nos succès, loin de le rendre plus indulgent, font chaque jour plus difficile... Nous, notre honneur, notre dignité sont à la merci du premier sifflet capricieux ou du dédain, d'une lassitude plus cruelle encore... Nous, notre vie s'use dans ces émotions incessantes et inépuisables, dans ces agonies d'une victoire qui dévore les triomphateurs!.. Et l'on s'éteint avant l'âge... comme je m'éteindrai, Maurice, comme d'autres s'éteindront après moi, ne laissant de toute cette gloire fugitive qu'un écho chaque jour plus affaibli qui se plaint au fond d'une tombe.

MAURICE.

Adrienne!.. Ah! je sais combien vous êtes digne d'être aimée... Vous aviez tort de m'accuser, croyez-moi, au moment du sacrifice que je vous fais.

ADRIENNE, souriant.

Le sacrifice de deux demoiselles d'Opéra...

MAURICE.

Non... Adrienne... non... mais d'une couronne.

ADRIENNE.

Une couronne!

MAURICE.

Les états de Courlande et de Sémigalle, j'en reçois la nouvelle à l'instant, viennent de m'élire duc souverain.

ADRIENNE.

Vous!.. Ah! leur choix ne m'étonne pas... Eh bien?

MAURICE.

Pour aller régner, Adrienne... il faudrait vous quitter... je refuse.

ADRIENNE.

Et je ne le veux pas, Maurice... Ah! quoi qu'il m'en coûte, entre vous et votre gloire, sachez-le bien, vous ne trouverez jamais mon amour.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Il y a là quelqu'un qui désire parler à monsieur le comte de Saxe pour affaire qui ne peut se remettre.

MAURICE.

Son nom?

LE DOMESTIQUE.

Il ne veut le dire qu'à monsieur le comte.

MAURICE.

Mais, ici...

ADRIENNE.

Recevez-le, Maurice; n'êtes-vous pas chez vous?.. Moi-même, j'ai quelques ordres à donner pour un souper où vous serez, j'espère... Ah! ce que vous m'avez appris me rend à la fois bien fière et bien triste!.. et j'ai besoin de vous revoir... A tout à l'heure, n'est-ce pas?

SCÈNE VII.

MAURICE, MENTZEL. Il entre et salue Maurice.

MAURICE.

Je connais cette figure-là... j'ai comme un vague souvenir de ce coquin...

MENTZEL.

Il m'a reconnu.

MAURICE.

Enfin, peu importe... parlez.

MENTZEL.

J'arrive de votre hôtel, Monseigneur; et comme cela pressait, j'ai pris la liberté de suivre vos pas jusqu'ici. Je voulais, aujourd'hui même — je repars pour l'Allemagne — faire une

Digitized by Google

proposition à Son Altesse Maurice, duc de Courlande et de Sémigalle.

MAURICE.

Achève.

MENTZEL.

Votre Altesse n'ignore pas qu'elle ne peut monter sur le trône de Courlande sans obstacles; elle a des concurrents; à leur tête le prince Mentchikoff de Russie, et elle ne doit pas espérer l'appui du roi son père, qui mécontenterait la Pologne en aidant la Courlande à se rendre indépendante.

MAURICE.

Je le sais.

MENTZEL.

Il faut donc à Votre Altesse des soldats tout formés, en attendant que les états de Courlande vous en aient voté, et ce sera long. Toutes les armées de l'Europe sont occupées; je puis mettre à sa disposition un corps de partisans formé par moi-même.

MAURICE.

Par toi-même? Mais attends donc... je te reconnais, à présent... un faux-monnayeur que j'ai arrêté de ma main dans les rues de Dresde... Tes partisans doivent être, comme toi, des gens de sac et de corde?

MENTZEL.

Vous n'en serez que mieux servi, Monseigneur... On ne peut jamais compter sur les gens à préjugés... Nous ne vous ferons ni protestations, ni serments... j'ai laissé tout cela avec mon fonds de fausse monnaie... Payez-nous bien, Monseigneur, et nous nous battrons comme des démons... Mais, pas d'argent, pas de suisse!.. Dame! on est honnête homme, ou on ne l'est pas.

MAURICE.

Et tu demandes?..

MENTZEL.

Trente mille livres dans les huit premiers jours de votre arrivée à Mittau... qui devront être comptés au plus tard le huitième jour avant midi, l'heure de la soupe. Plus, deux cent mille livres quand vous aurez réussi à vous établir solidement et paisiblement dans votre souveraineté de Courlande... Vous trouvez ça peut-être un peu cher, Monseigneur... mais, que voulez-vous, on se fait payer selon son industrie. Artiste à l'usage des prétendants, je tiens principautés et duchés à juste prix. Quand il s'agit de deux provinces, il faut soigner l'ouvrage, et vous ne regarderez pas à quelques écus de plus ou de moins pour qu'on vous fasse Altesse... un peu proprement.

MAURICE, à part.

De pareils instruments!.. mais je les éloigne ou je les brise, une fois au but.

MENTZEL.

Eh bien! Monseigneur?

MAURICE.

J'ai besoin de réfléchir.

MENTZEL.

Il m'est impossible d'accorder plus d'une heure, à Votre Altesse; d'ici à une heure... j'attends une réponse, hôtel de la Licorne, dans cette même rue des Marais-Saint-Germain. Passé ce délai, je pars pour aller trouver vos concurrents, que je servirai alors avec le même zèle que je vous eusse servi.

MAURICE.

Hein?

MENTZEL.

Que voulez-vous, Monseigneur? on est honnête homme, ou on ne l'est pas. Hôtel de la Licorne... d'ici à une heure... Monseigneur... J'ai bien l'honneur... (Il salue et sort.)

MAURICE.

Allons revoir Adrienne. (Il sort en laissant son chapeau sur un meuble.)

SCÈNE VIII.

Le théâtre reste vide un moment. — Entrent LA POPELINIÈRE et CHAROLAIS.

LA POPELINIÈRE, à Charolais, obséquieusement.

Vous le voyez, aussi exact que Monseigneur lui-même, pour assister à son triomphe.

CHAROLAIS.

Monsieur de La Popelinière, je ne crois pas à un triomphe qui a tant de témoins.

LA POPELINIÈRE.

Adrienne n'a pas voulu se rendre à la première attaque, Monseigneur.

CHAROLAIS.

Mais, après tout, qui oserait me la disputer? (Apercevant le chapeau de Maurice.) Hein!

LA POPELINIÈRE.

Qu'y a-t-il donc, Monseigneur?

CHAROLAIS.

Il y a que je suis joué, supplanté... Ce chapeau troué d'une balle, et qui fait pendant au mien, je le reconnais... le possesseur n'est pas loin, sans doute.

LA POPELINIÈRE.

Et ce possesseur?..

CHAROLAIS.

Un diable incarné que j'ai toujours rencontré devant moi, à Belgrade, à la tranchée, sur la brèche, sur le champ de bataille... J'avais beau faire, je ne pouvais jamais le devancer... et les drapeaux et les coups de sabre... tout était pour lui... Il y a des gens qui ont un bonheur!.. Oh! cet homme-là, j'en suis sûr, c'est l'amant préféré d'Adrienne

LA POPELINIÈRE.

Mais qui donc?...

CHAROLAIS.

Le comte de Saxe!...

LA POPELINIÈRE.

Le comte de Saxe, mon ami... et c'est lui qui vous prend Adrienne, sans respect... pour moi... Ah! nous nous vengerons, Monseigneur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ADRIENNE LECOUVREUR, MAURICE.

ADRIENNE.

Prince, je vous présente monsieur le comte Maurice de Saxe, qui a bien voulu accepter ce soir mon invitation à souper... Altesse, daignez accepter la place d'honneur à ma droite... mais je ne suis comédienne que sur la scène, et je vous demanderai de ne laisser donner au comte de Saxe la place de gauche, du côté du cœur.

CHAROLAIS, bas, à La Popelinière.

Qu'est-ce que je vous disais?

LA POPELINIÈRE, bas, à Charolais.

Laissez faire, Monseigneur.

MAURICE.

Monseigneur, je comprends les devoirs que m'impose le choix de mademoiselle Lecouvreur; on ne pouvait vous préférer un simple gentilhomme : prince, dans un mois, à pareil jour, permettez-moi de vous inviter à souper dans mon palais de Mittau, au sein de ma capitale de Courlande.

ADRIENNE, à Charolais.

J'espère, Monseigneur, que vous ne garderez pas rancune au comte Maurice?

MAURICE, à La Popelinière.

Mon cher La Popelinière, vous m'avez toujours offert votre bourse... j'aurai besoin de trente mille livres avant huit jours à Mittau... c'est la base nécessaire de mon premier succès.

LA POPELINIÈRE.

Comment donc, mon cher comte, à votre service... Justement j'ai un correspondant dans la ville, et un simple bon sur sa caisse... c'est entendu... (Bas, à Charolais.) Rassurez-vous, Monseigneur, le comte est perdu.

ADRIENNE.

Je vous attends, Monseigneur. (Elle offre la main à Charolais.)

LA POPELINIÈRE.

Ce cher comte!... (Il prend le bras de Maurice. Ils sortent tous.)

QUATRIÈME TABLEAU.

Une grande terrasse crénelée du palais de Mittau, laissant voir un vaste panorama de la ville et de la rivière; sur la terrasse, des pierres, des madriers qui indiquent que l'on construit des travaux de défense.

SCÈNE PREMIÈRE.

MENTZEL, BRINCKEN, son lieutenant, SOLDATS DE MENTZEL.

(Un soldat est en faction le long des créneaux. Mentzel fume sa pipe, assis sur un baril de poudre, Brincken s'approche de lui.)

BRINCKEN.

Dis donc, Mentzel, voilà huit jours que nous gardons le duc dans son palais à Mittau, et nous n'avons pas encore vu la couleur de ses écus.

MENTZEL.

Le duc nous doit trente mille livres aujourd'hui avant midi... il en est onze... qui a terme ne doit rien.

BRINCKEN.

Hum!.. j'ai bien idée que les danseurs et les comédiennes de Paris sont les seules troupes que le nouveau duc aura payées.

MENTZEL.

Écoute donc, jusqu'à présent elles ont plus de service que

Digitized by Google

nous!.. D'ici à une heure, pas une plainte... Passé midi, on ne charge plus son fusil qu'avec des écus. On est honnête homme, ou on ne l'est pas.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TROBECK.

TROBECK, entrant en bâillant.

Ah! je n'en peux plus! je dors éveillé... Un fauteuil, une chaise, une pierre, un tambour... un pot de fleurs, pourvu que je m'asseye...

MENTZEL.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

TROBECK.

J'ai que depuis huit jours, que mon maître est duc de Courlande, pas un moment de repos. Je viens encore d'époussieter son grand fauteuil ducal, qui se mangeait un peu aux vers, et de cirer la salle des réceptions... Enfin on va le proclamer, et, quand il sera coiffé de sa couronne, j'aurai le droit de me couronner de mon bonnet de nuit .. O mon bonnet!.. (Il le tire à moitié.)

UN OFFICIER, paraissant.

Son Altesse le duc de Courlande! (On bat aux champs, et on présente les armes. — Trobeck cache bien vite son bonnet.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

Mentzel, d'importantes nouvelles; le comte Mentchikoff, le ministre favori de la czarine, m'avait déclaré qu'il s'opposait à mon élection; ses troupes s'étaient mises en route presque en même temps que nous... Avant une heure, plusieurs milliers de Russes nous attaqueront dans ce palais... avec de l'artillerie.

TROBECK.

De l'artillerie! Dormez donc avec ça.

MAURICE.

J'ai fait prévenir les états de Courlande, rassemblés à la maison de ville, et j'ai déjà pris nos dispositions... Nous sommes deux cents dans ce palais, c'est plus qu'il n'en faut pour résister.

TOUS.

Oui, oui, certainement.

MENTZEL.

Oui, Monseigneur, il suffit de deux cents hommes... avec un renfort de dix mille écus.

MAURICE.

Je comprends, vous pouvez être tranquilles.... Mon ami Franck est en ce moment chez un correspondant du plus célèbre banquier de Paris avec une traite en règle.

MENTZEL.

Alors, Monseigneur, on se fera tuer. (A part.) Moins il survivra d'hommes, plus il restera à partager.

UN OFFICIER, entrant.

M. le comte de Wartzdorff, ministre du roi de Pologne, demande à parler à Son Altesse.

MAURICE.

Un envoyé de mon père!.. Priez-le de se rendre ici.

MENTZEL.

Monseigneur, la politique, ça n'entre pas dans notre traité... je vous laisse.

SCÈNE IV.

MAURICE, WARTZDORFF.

MAURICE.

Pardonnez-moi, monsieur le comte, si je vous reçois ici; mais sur le point d'être attaqué, je ne puis quitter cette terrasse, où je prépare mes travaux de défense.

WARTZDORFF.

Je n'ai que quelques mots à dire à l'illustre fils du roi, mon maître... monsieur le comte de Saxe.

WARTZDORFF.

Je croyais, monsieur de Wartzdorff, que maintenant j'étais duc de Courlande.

WARTZDORFF.

Vous me pardonnerez, monsieur le comte, s'il m'est impossible de vous donner un titre que le roi, votre père, ne peut vous reconnaître.

MAURICE.

Je le prévoyais, monsieur de Wartzdorff, mais les états défendront le souverain qu'ils ont choisi.

WARTZDORFF.

N'attendez de la Courlande, ni un homme, ni un écu, monsieur le comte, les états sont saisis de la protestation de la Pologne, et ils ont appris avec terreur qu'une armée de Russes arrive dans leurs murs.

MAURICE.

Eh bien! je me défendrai seul dans ce palais, comme Charles XII.

WARTZDORFF.

Vous succomberez au nombre, monsieur le comte... Laissez faire plutôt votre brillante étoile, qui vous assure peut-être une couronne plus belle que celle qui vous est enlevée.

MAURICE.

Que voulez-vous dire?

WARTZDORFF.

Les moments sont chers... je vais droit au fait... Anne Iwanowna, duchesse douairière de Courlande et princesse de Russie, vous aime... Elle est à Mitau... demandez-lui sa main, et elle arrête les troupes de Mentchikoff; elle vous assure mieux que le duché de Courlande, elle vous promet le trône de Russie, où va être appelée bientôt cette nièce de Pierre le Grand... Que décidez-vous, comte?.. Vous voyez que le temps presse.

MAURICE.

Diable! monsieur le comte, je n'étais pas préparé à répondre... Un titre de czar qui vous prend ainsi à la gorge...

WARTZDORFF.

Pourriez-vous hésiter, monsieur le comte, quand bientôt toute la Russie à vos pieds...

MAURICE.

La Russie... elle a bien des hivers.

WARTZDORFF.

Mais la duchesse de Courlande.

MAURICE.

La duchesse, c'est différent, elle a trop de printemps... Écoutez, monsieur le comte, marié une fois contre mon gré, j'ai juré que je ne reconnaîtrais plus d'autre alliance que d'après le vœu de mon cœur. (Mouvement de Wartzdorff.) Mon cœur m'a entraîné bien souvent, allez-vous me répondre?.. Il peut m'entraîner encore. Eh bien, soit... Il s'est beaucoup donné, il se donnera beaucoup sans doute; mais fût-ce pour le premier trône de l'univers, jamais il ne se vendra. Voilà ma réponse, vous pouvez la reporter au roi mon père.

WARTZDORFF.

C'est à la duchesse de Courlande que je dois d'abord la reporter, car le roi m'avait dépêché auprès d'elle... Monsieur le comte, vous pouvez voir d'ici au loin les premières colonnes des Russes qui filent le long du fleuve et se dirigent vers ce palais. Je ne sais le sort que vous prépare votre courage imprudent... Fasse le ciel que cette journée vous permette même de regretter la fortune que vous laissez échapper! (Il sort.)

SCÈNE V.

MAURICE, MENTZEL, TROBECK.

MAURICE.

Mentzel, pas un moment à perdre, il faut garnir cette terrasse.

MENTZEL.

Oui, Monseigneur.... (A part.) Mais il faudrait aussi songer à garnir nos poches. (Il place des soldats.)

MAURICE.

Et Franck qui ne revient pas!

TROBECK.

Monseigneur, il y a là un homme qui arrive de France et veut vous parler... c'est Vincent, le régisseur de la Comédie-Française de Paris.

MAURICE.

Déjà un solliciteur!.. En effet je lui avais promis, chez Adrienne, le privilége du théâtre de Mitau... mais, en ce moment, impossible de le recevoir; dis-lui qu'il aille se reposer.

TROBECK.

Il est bien heureux! (Il sort.)

SCÈNE VI.

MAURICE, MENTZEL, FRANCK.

FRANCK, dans la coulisse.

Monsieur le comte!.. monsieur le comte!..

MAURICE.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

FRANCK.

Trahison!

Digitized by Google

MAURICE.

Hein ! que veux-tu dire ?

FRANCK.

Tout est perdu ! La fausse obligeance de La Popelinière était un piége... Ce misérable n'a même pas de correspondant à Mittau.

MAURICE.

Cela ne se peut pas !

FRANCK.

Cela est, Monseigneur ; vous êtes perdu !

BRINCKEN, bas à Mentzel.

Eh bien ! quand je te disais...

MAURICE.

Oh ! indignement trompé... et plus de ressources !.. Mon père renie ma cause... les états de Courlande m'abandonnent... la duchesse douairière, à présent, ma plus mortelle ennemie ! (A Mentzel.) Mais vous, mes amis, vous ne m'abandonnerez pas... Ah ! vous savez bien que le succès vous assure votre récompense ?... Eh bien !.. cette récompense, je la double.

MENTZEL.

Monseigneur, nous avons tenu, jusqu'à présent, notre parole ; nous vous avons conduit, garde à Mittau ; mais, huit jours après notre arrivée, avant midi, trente mille livres devaient être comptées... si elles ne l'étaient pas, nous étions quittes de nos engagements... (On entend sonner midi.) Or, les huit jours sont écoulés, et voilà midi qui sonne.

MAURICE.

Quoi ! vous oseriez ?..

FRANCK.

Monseigneur, j'aperçois les premiers cavaliers russes qui débouchent dans la grande rue... Vous ne pouvez résister seul, partez !

MAURICE.

Partir !.. c'est-à-dire fuir devant les cosaques de Mentchikoff... moi ! Maurice de Saxe ? Oh ! jamais ! et j'avais une si belle bataille à gagner !.. Et dire que devant le péril ces misérables ne feront rien !..

FRANCK.

Si, Monseigneur... ils feront quelque chose... ils vous livreront...

MAURICE.

Me livrer !

MENTZEL.

Dame ! on est honnête homme, ou on ne l'est pas.

MAURICE.

Franck, qu'est-ce que tu as d'armes ?

FRANCK.

Cette carabine... ces deux pistolets...

MAURICE.

Moi, j'en ai autant... cinq balles à envoyer aux Russes.

FRANCK.

Six, Monseigneur.

MAURICE.

Non, je garde la sixième pour moi !

FRANCK.

Alors, Monseigneur, nous ne leur en enverrons que quatre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TROBECK, puis VINCENT.

TROBECK.

Monseigneur !..

MAURICE.

Eh bien ?

TROBECK.

Ce comédien, il veut absolument vous parler de la part de mademoiselle Lecouvreur.

MAURICE.

Eh bien, qu'il entre... Avant de mourir, je pourrai du moins envoyer à Adrienne un mot d'adieu.

VINCENT, entre avec une pelisse à l'envers.

Ah ! Monseigneur... enfin, je vous retrouve... Si vous saviez nos peines, nos angoisses, pour traverser toute l'Allemagne, moi et Germain, en cachant dans nos bagages quarante mille livres. (Mouvement général.)

MAURICE.

Hein ! que dis-tu ?

TOUS.

Quarante mille livres !..

VINCENT.

Oui, Monseigneur, nous les avons là en bons louis bien sonnants... Mademoiselle Lecouvreur vous les envoie.

MAURICE.

C'est impossible !

VINCENT.

Lisez sa lettre. (Il lui remet une lettre.)

MAURICE, lisant.

« Mon héros ! on vous trahit pour vous punir de mon amour... J'ai tout mis en gage, ma vaisselle, mes diamants... acceptez-en le prix, vous le pouvez : c'est le salaire d'un noble travail, c'est l'offrande d'un amour vrai. — ADRIENNE. » (Avec une explosion d'enthousiasme.) Oui, oui ! j'accepte ce noble prêt !.. Plus d'inquiétude, au diable la douairière de Courlande et son trône de Russie, et vive la grande artiste ! Ah ! l'or de ses succès, oh ! je le sens là, c'est mon gage de victoire... (Pendant ce temps, Vincent, qui était sorti, revient avec Germain, portant une lourde cassette. — Mentzel et ses hommes se précipitent vers la cassette.)

MAURICE.

Un instant, mes drôles... nous n'avons plus le temps de compter ; voilà la cassette sur ce baril de poudre... que pas un n'en approche, ou je vous fais tous sauter... Vous voyez la récompense, à vous de la gagner.

MENTZEL.

Soyez tranquille, Monseigneur, on va se battre. Laissons venir ici quelques Russes, ils ont besoin d'une leçon. (On entend la canonnade et la fusillade de la terrasse ; on riposte du dehors. — Au bout d'un instant, on aperçoit des Russes qui apparaissent au haut des échelles. — On précipite les uns du haut de la terrasse, d'autres s'élancent sur la scène et y sont tués. — La fusillade continue ; on soulève d'énormes solives et on les fait tomber en dehors. On entend des cris de douleur.)

UNE SENTINELLE.

Encore des Russes !

MENTZEL.

Renvoyons aux Russes leur avant-garde. (On jette sur les Russes du dehors les cadavres restés sur la scène.)

FRANCK.

Les assaillants reculent, Monseigneur.

MAURICE.

Ils sont en pleine retraite. (A Mentzel.) Maintenant, partagez-vous cette cassette, je ne compte pas... Mais tout est fini entre nous, et que je ne vous rencontre jamais sur ma route... Foi de comte de Saxe, je vous fais tous pendre aux arbres.

MENTZEL.

Dieu vous le rende, Monseigneur. (Ils brisent le coffret et se partagent les écus.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, WARTZDORFF.

WARTZDORFF.

Monsieur le comte de Saxe, les Russes, décimés par votre résistance, respectant votre courage, se retirent ; mais, au nom du roi votre père, je viens vous sommer de faire cesser cette inutile effusion de sang, de renoncer à votre titre de duc de Courlande, en daignant me remettre le diplôme que vous ont adressé les états.

MAURICE.

Monsieur le comte, j'occupe un rang distingué dans les armées du roi très-chrétien, où la lâcheté comme la trahison ne souffrent ni excuse, ni dégaisement... Le roi mon père peut me demander ma vie... il n'a pas droit sur mon honneur... Élu par les libres suffrages d'un peuple, je puis être détrôné, jamais déchu... Le sort trahit ma cause, soit ; je vais reprendre ma place sous les drapeaux de France. Dites à mon père qu'à l'école des Turenne, on se montre digne d'une couronne et que l'on apprend peut-être à la conquérir.

ACTE DEUXIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

Salle d'une auberge près de la Forêt Noire ; escalier intérieur. Au fond, large porte et fenêtres laissant voir un paysage avec un plan incliné praticable, conduisant à une route plus élevée.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOYAGEURS, attablés, BRUCKMANN, aubergiste.

UN VOYAGEUR, tapant sur la table.

Allons donc, père Bruckmann, il n'y a donc pas moyen de se faire servir aujourd'hui ? Ah ! c'est bien ici, on peut le dire, la plus mauvaise auberge de la Forêt Noire.

Digitized by Google

BRUCKMANN.

Un peu de patience, les camarades, vous voyez bien que je suis seul.

LE VOYAGEUR.

Eh bien! et votre nièce Gertrude?...

BRUCKMANN.

Ma nièce!.. ce n'est pas le courage qui lui manque .. consumée par la souffrance, à moitié morte, elle m'aidait hier encore dans ma maison, mais aujourd'hui le médecin que j'ai fait venir d'Eberstein lui a défendu de se lever (Entre Aurore, une enfant, apportant une bouteille et des verres.) Et, tenez, voilà sa fille... huit ans à peine à la Saint-Jean, et c'est déjà aussi laborieux que sa mère... La pauvre enfant n'aura bientôt plus que moi au monde, mais je ne lui manquerai pas.

LE VOYAGEUR.

C'est bien, ça, père Bruckmann.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VINCENT.

VINCENT, paraissant à la porte.

C'est bien ici une auberge?

BRUCKMANN.

Pour vous servir, mon gentilhomme... (A part.) Un Français... faut le flatter, ça se retrouvera sur la carte. (Vincent fait machinalement trois saluts.) Voilà un voyageur bien poli... Que faut-il vous servir, mon gentilhomme?

VINCENT.

La moindre chose... Un jambon, une bouteille de vin.

BRUCKMANN.

Voilà!

VINCENT.

Je me sens un appétit... J'avais oublié de déjeuner ce matin... On dira encore que je suis distrait... (Il déplie sa serviette et ôte son chapeau, puis accroche la serviette à un pilier et attache son chapeau à sa boutonnière. Bruckmann apporte une bouteille et un verre qu'il place sur la table de Vincent.)

LES VOYAGEURS, à d'autres tables.

Père Bruckmann! père Bruckmann!..

BRUCKMANN.

Allons, bon! maintenant, on ne sait auquel entendre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GERTRUDE, costume de paysanne allemande, très-pâle et marchant avec peine.

BRUCKMANN.

Hein... Comment, Gertrude, tu t'es levée?

GERTRUDE.

Oui... Jusqu'à ce que vous m'ayez remplacée, vous et ma petite Aurore, vous ne pouvez suffire au service, et je suis venue vous donner un coup de main.

BRUCKMANN.

Brave femme!.. Eh bien! (Montrant Vincent.) puisque tu le veux, occupe-toi de ce voyageur.

VINCENT, en voyant Gertrude, fait trois saluts.

Madame...

GERTRUDE.

Je suis la servante de cette auberge, Monsieur.

VINCENT.

Vous paraissez bien fatiguée; si j'osais... je vous prierais de vous asseoir et de prendre un peu de vin.

GERTRUDE.

Monsieur, je vous remercie... Je ne suis ici, je vous le répète, qu'une servante.

VINCENT.

Eh bien! servez-moi assise du moins, car vous ne pouvez pas vous tenir. (Il fait asseoir Gertrude.) Tenez, je ne sais pas pourquoi, vous m'inspirez un intérêt... Ah! c'est que vous me rappelez une pauvre femme que j'ai vue bien malade... ma bienfaitrice... Vous ne succomberez pas aussi jeune qu'elle, j'espère... Si vous avez souvent des voyageurs de France, ils ont dû vous parler de mademoiselle Lecouvreur.

GERTRUDE.

Mademoiselle Lecouvreur?.. Non... je ne sais pas...

VINCENT.

Une grande actrice qui s'est brisée dans les fatigues, dans les émotions de théâtre, et puis victime peut-être de la jalousie d'une rivale qui lui disputait celui qu'elle aimait tant... le comte de Saxe.

GERTRUDE, avec émotion.

Le comte de Saxe?.. Ah! parlez-moi de lui, Monsieur, car celui-là est déjà célèbre en Allemagne.

VINCENT.

Et où ne l'est-il pas déjà?.. Ma pauvre bienfaitrice a payé cet amour de sa vie!..

GERTRUDE, à part.

Comme moi, mon Dieu! comme moi!.. (Haut.) Et le comte de Saxe, que fait-il? Où est-il?

VINCENT.

Ce qu'il fait?.. La guerre!.. Où il est?.. A Eberstein!

GERTRUDE.

Tout près d'ici?..

VINCENT.

Oui, je vais le retrouver... A la mort de mademoiselle Lecouvreur, j'ai eu tant de chagrin, que je ne pouvais plus rester à la Comédie-Française... Monsieur le comte m'en a retiré... et, comme il vient d'être nommé lieutenant général, il voulait me donner la direction d'une troupe de comédiens qui suivra l'armée... Oh! il veut que le soldat s'amuse... Mais son projet n'est pas accepté par le général en chef, et je reviens dire au comte qu'il faut que je retourne en France!.. (Apercevant la petite fille de Gertrude.) Cette charmante enfant qui vous ressemble tant, elle est à vous?

GERTRUDE.

A moi!... puis-je dire à moi... qui ai déjà un pied dans le tombeau... Ce n'est pas ma fille... Monsieur... c'est mon orpheline!..

VINCENT.

Mais il lui resterait son père.

GERTRUDE.

Son père!.. (Un silence.) Mais vous disiez, Monsieur... le comte de Saxe... Parlez-moi encore de lui.

VINCENT.

Le comte de Saxe?.. il a déjà l'amour du soldat et la confiance de la nation... mieux encore: l'envie des talons rouges de la cour; et le maréchal de Berwick lui a écrit, quand il a su que le comte arrivait: « J'avais demandé trois mille hommes de plus, mais vous me valez seul ce renfort. » (L'enfant revient et va à sa mère.)

GERTRUDE.

Ah! écoute bien, Aurore... écoute bien.

VINCENT.

Aurore!.. le nom de la mère du comte.

GERTRUDE.

Mais continuez donc, Monsieur!

VINCENT.

Depuis que Louis XV a déclaré la guerre à l'Autriche et que les Français ont passé le Rhin, le comte a emporté le fort de Kehl, la ville de Traërback, enlevé à la tête de deux cents dragons un convoi gardé par douze cents hommes, pénétré à Eslingen dans les lignes des ennemis et décidé la victoire...

GERTRUDE.

Tu as entendu, Aurore?..

VINCENT.

Et je lui porte en ce moment l'avis de se rendre par la Forêt Noire dans les lignes de Philisbourg, auprès du maréchal... Allons, un dernier coup, et je pars. (Il verse un carafon de vin dans son assiette.) Ah! maladroit!..

GERTRUDE, essuyant l'assiette.

Ce n'est rien, ne vous occupez pas...

VINCENT.

A propos, Madame, combien ai-je de route jusqu'à Eberstein?..

GERTRUDE.

Une heure à peu près; c'est là que je vais chercher mes provisions, car cette auberge est isolée... (A Aurore.) Oh! nous connaissons bien la route, n'est-ce pas, Aurore?

VINCENT.

Je vous demande la permission d'embrasser cette jolie enfant... Qui ne s'intéresserait à elle? (Il embrasse Aurore.) Et je dois pour ma dépense?

GERTRUDE.

Dix kreutzers.

VINCENT.

Voici.

GERTRUDE.

Vous me donnez trop.

VINCENT.

C'est vrai... mais, si vous voulez, ce ne sera pas une distraction... Je ne suis qu'un pauvre comédien; mais cette pièce me reste de l'argent que le comte m'avait donné pour mon voyage... Laissez-moi l'offrir en son nom à votre enfant.

GERTRUDE.

Oh! je n'ai pas d'orgueil, Monsieur... Je vivais de mon travail, quand je pouvais dire que je vivais... mais cet or, venant

Digitized by Google

de cette source! oh! ma fille sera bien heureuse... (Mouvement de Vincent.) Et qui ne serait pas fier d'accepter?... Prends, mon enfant!... et garde bien cet argent...

VINCENT.

Madame, je me nomme Vincent... je pars, je ne m'arrêterai que quelques heures à l'hôtel de la Grande-Place d'Eberstein, demain j'aurai quitté l'Allemagne; mais si j'avais pu être utile à vous, ou à cette enfant...

GERTRUDE.

Je vous remercie, Monsieur... votre intérêt bienveillant, votre conversation m'ont fait un plaisir...

VINCENT.

Il paraît que je cause bien... Comme j'aurais de l'esprit... si j'osais... (Il sort en fourrant sa canne dans sa poche, et prenant son mouchoir à la main.)

SCÈNE IV.

GERTRUDE, AURORE.

GERTRUDE.

Ah! que je souffre! Ces palpitations qui m'étouffent ont redoublé. Je suis même trop faible pour supporter l'émotion d'entendre parler de lui!... et moi qui disais à cette enfant d'écouter le récit des exploits de son père... de son père, qu'elle ne doit jamais connaître!... Aurore!... mon enfant!...

AURORE.

Maman?...

GERTRUDE.

Que te restera-t-il donc, mon Dieu! quand je ne serai plus là?... (Elle presse son enfant sur son sein.)

AURORE.

Ne pleure pas, maman!... je t'aimerai bien toujours.

GERTRUDE.

Toujours!... Et il me reste quelques jours à peine.

SCÈNE V.

BRUCKMANN, GERTRUDE, MENTZEL, BRINCKEN, CAMARADES. Les voyageurs sont tous partis peu à peu.

MENTZEL, à Gertrude.

Holà!.. du vin... du meilleur, et tout de suite... nous n'avons pas de patience, je t'en préviens... Nous venons de faire une belle campagne, camarades; nous avons inauguré le service de l'Autriche, en allant proclamer dans la Lorraine la révolte contre la France.

BRINCKEN.

Et à ceux qui résistaient, on leur enjoignait poliment de se couper mutuellement le nez et les oreilles.

MENTZEL.

Pour la première fois.

TOUS.

Pour la première fois. (Gertrude pose du vin sur la table.)

MENTZEL, à ses camarades.

Vous ne savez pas pourquoi je vous ai réunis ici?...

BRINCKEN.

Non.

MENTZEL.

Il y a un homme qui nous a menacés de nous faire tous pendre...

BRINCKEN.

Ça se peut... mais, dans le nombre, j'ai oublié...

MENTZEL.

Oui, celui-là est capable de tenir parole; aussi, faut-il le prévenir : c'est Maurice de Saxe.

GERTRUDE, à part.

Que disent-ils?...

BRINCKEN.

Le prévenir... Et comment?...

MENTZEL, versant à boire.

Je vais vous dire ça.

BRUCKMANN, arrivant avec un plat, à Gertrude.

Mais rentre, Gertrude, tu ne peux plus te soutenir.

GERTRUDE.

Si, si... au contraire... je vais mieux, mon oncle... laissez-moi.

BRUCKMANN.

Soit, puisque tu veux... Je sors un moment par le jardin... je vais jusqu'à la source... je reviens... (Il prend une cruche, et sort par la droite.)

MENTZEL, regardant Gertrude.

Ah çà! quelle est cette servante qu'on nous donne?... Nous aimons les filles lestes et avenantes... et celle-là a peine à marcher... Allons, puisque te voilà, verse-nous à boire, si tu en as la force... (Gertrude verse à boire; on entend la bouteille choquer contre les verres. A ses hommes.) Donc, il est près d'ici, à Eberstein, et j'ai appris par mes espions qu'il doit partir en prenant par la Forêt Noire. Comme il sait l'armée ennemie éloignée, et qu'il ne soupçonne pas notre arrivée, il sera accompagné seulement de quelques dragons... (Le jour baisse.) Nous nous embusquerons en force sur la route...

BRINCKEN.

Et, alors...

MENTZEL.

Alors... tué sans miséricorde... Il est jeune, plein d'avenir... il en veut à notre peau... c'est le plus dangereux ennemi de l'Autriche, et nous sommes au service de l'Autriche... Donc, on est honnête homme, ou on ne l'est pas. (Il boit. A Gertrude, en jetant une pièce d'or sur la table.) Allons, paye-toi sur cette pièce, la Rougeaude.

GERTRUDE, à part.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... protégez-le!... (Elle va au comptoir.)

MENTZEL.

Les camarades m'attendent... en dehors... D'ici on voit l'entrée de la forêt, c'est là qu'on va s'embusquer... Maurice ne peut passer par un autre chemin.

UN HOMME de Mentzel.

Capitaine, voici quelques dragons français qui s'arrêtent devant cette auberge.

MENTZEL.

Combien sont-ils?...

L'HOMME.

Cinq ou six.

MENTZEL.

Nous sommes vingt, et cent au besoin... ils ont dû nous voir... ils pourraient aller donner l'alarme... feu sur eux jusqu'au dernier, et enlevez les corps. (Il prend la monnaie des mains de Gertrude, et lui jetant un peu d'argent.) Tiens, voilà pour toi... Il paraît que l'air est malsain, dans ces montagnes, et Maurice s'en apercevra. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

GERTRUDE, AURORE.

GERTRUDE.

Ah! perdu... Oui Maurice perdu, assassiné s'il se met en route sans être prévenu, accompagné... Et comment l'avertir? Ah!... fût-ce en me traînant, j'irai jusqu'à lui. (Elle cherche à marcher et chancelle.) Mon Dieu!... mes genoux me manquent!... Ah! je ne peux pas!... je ne peux pas!.. Bruckmann absent... D'ailleurs il ne peut s'éloigner... auprès de cette maison, personne que des assassins, et une minute de retard, c'est sa mort peut-être... Mon Dieu! mon Dieu!... et personne!... (Apercevant Aurore.) Ah! quelle idée!.. quel espoir!... Mais non!... c'est impossible...

AURORE.

Maman, qu'as-tu?

GERTRUDE.

Si jeune... et seule... Mais il n'y a pourtant que ce salut... Aurore, mon enfant... ma bien-aimée... tu connais... tu sais... Eberstein... cette ville où nous allons souvent?...

AURORE.

Oui, maman...

GERTRUDE.

Il n'y a qu'à suivre la grande route... Pourrais-tu y arriver sans te perdre en chemin?

AURORE.

Oh! oui.

GERTRUDE.

Sans t'effrayer?

AURORE.

Oui, bonne petite mère, je te le promets.

GERTRUDE.

Mais comment parvenir jusqu'à lui?... Ah! cet homme si bon, si dévoué à Maurice... Tu sais, Aurore, cet homme qui t'a donné cette pièce d'or?

AURORE.

Oh! je me le rappelle bien!

GERTRUDE.

C'est cela... un mot pour l'avertir... Tu le demanderas... il s'appelle?.. oui, Vincent, à l'hôtel de la Grande-Place, et tu lui remettras ceci... tout de suite... à lui-même, mon enfant... il y va de l'intérêt le plus sacré...

AURORE.

Oh! sois tranquille, maman, il l'aura... je n'aurai pas peur. (Elle prend le billet.)

Digitized by Google

GERTRUDE.

Mon Dieu!... pour elle, pour mon enfant, un pareil voyage, et à cette heure!.. elle qui ne m'a jamais quittée. Oh! l'heure passe... l'heure passe et il périt!... Il le faut... Va, mon enfant... tu es jeune... tu es faible... tu es seule, mais Dieu est avec toi, ta cause est sainte, et tu emportes dans ce baiser la bénédiction de la mère!... (Aurore sort. Au même moment des coups de feu partent de tous côtés. Gertrude pousse un cri et tombe.) Ah! ma fille est morte! (En ce moment l'enfant repasse au fond, fait signe à sa mère qu'elle n'est pas blessée, lui envoie des baisers et disparaît en courant.) Non, c'est elle!... vivante... courageuse!.. Ah! sois bénie, mon enfant! c'est bien le sang d'un héros qui coule dans tes veines! (Elle se traîne à la porte du fond et suit Aurore des yeux.) Elle a pris la grande route... elle est hors de danger maintenant... Ah! ces secousses ont brisé les derniers restes de ma vie. (Elle s'affaisse.) Un voile se répand sur mes yeux.. Je succombe; laisse-moi vivre seulement assez pour savoir que Maurice est sauvé... On vient... quelqu'un... Est-ce vous, Bruckmann?..

SCÈNE VII.

FRANCK, GERTRUDE.

FRANCK.

Gertrude!..

GERTRUDE.

Quelle est cette voix?

FRANCK.

Celle d'un ami, Gertrude .. celle de Franck...

GERTRUDE.

Franck! Ah! Dieu m'a pardonné, puisqu'il permet que je meure dans vos bras!.. Mais auparavant... le comte Maurice?..

FRANCK.

Il est sur mes pas... il va s'arrêter ici, avant de s'engager dans la forêt.

GERTRUDE.

Qu'il n'y pénètre pas!.. des assassins l'y attendent.

FRANCK.

Ainsi, ces coups de feu que j'ai entendus?

GERTRUDE.

Des bandits embusqués à présent dans la forêt.

FRANCK.

Rassurez-vous, Gertrude, nous serons en force... Le comte a donné rendez-vous ici à son escorte avant de continuer sa route de nuit... Moi, j'étais venu d'avance parce que j'espérais encore vous revoir, vous que je n'ai jamais oubliée .. vous avertir... Mais dans quel état je vous retrouve!... épuisée, défaillante!.. (Il la soulève et la dépose sur un fauteuil de bois.)

GERTRUDE.

Dites mourante, Franck!.. et ma fille...

FRANCK.

Votre fille?..

GERTRUDE.

Celle de Maurice... Ma fille que je laisse sur la terre!

FRANCK.

Vous voulez qu'elle soit rendue à son père?..

GERTRUDE.

Non!... oh! non, jamais!... qu'il ignore le dévouement de Gertrude et l'existence de son enfant .. Pas de remords qui troublent sa vie!... Jamais pour ma fille ce nom illustre auquel nous ne pouvions prétendre!... Franck!.. à mes derniers moments, j'implore de vous un serment; gardez mon secret, veillez sur ma fille et soyez son père!... c'est à vous que je la lègue.

FRANCK.

Gertrude, vous avez mon serment... le comte ignorera tout, et votre enfant sera désormais la mienne!... On vient... le comte Maurice.

GERTRUDE.

Maurice!... Ah! je voudrais mourir en pressant sa main; mais qu'il ignore...

FRANCK.

Je comprends... laissez-moi faire, pauvre Gertrude... (Il entoure d'un voile le visage de Gertrude.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

C'est ici l'endroit du rendez-vous... (Apercevant Gertrude.) Franck, quelle est cette femme?...

FRANCK.

Monseigneur, une pauvre malade près d'expirer peut-être... et qui veut que l'on cache ses traits cruellement altérés... car la souffrance a aussi sa pudeur... mais elle sait qu'un héros est devant elle, et elle ne voudrait pas mourir sans une consolation, une gloire dernière... toucher votre main victorieuse.

MAURICE, se découvrant et tendant sa main à Gertrude qui la presse sur ses lèvres.

Prenez ma main, pauvre femme!... prenez ma main. Si le sort vous condamne, mourez en paix et bénie de moi. Ah! que ne puis-je vous conserver à ceux qui vous aiment... mais pitié stérile... triste condition de l'homme, si prompt à donner la mort, si impuissant à rendre la vie... (Gertrude s'est levée soutenue par Franck, pendant que Maurice lui parle; ensuite elle va tomber sur un siége au fond de la scène.)

GERTRUDE, d'une voix basse.

Je vous remercie, Monseigneur... je vous remercie.

FRANCK.

Mon Dieu, elle perd connaissance!..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, entrant.

Monseigneur, nous sommes trahis!...

MAURICE.

Qu'y a-t-il donc?...

L'OFFICIER.

Là, tout près, je viens de rencontrer le maître de cette auberge blessé à mort; il a pu m'apprendre encore que des bandits viennent de massacrer des dragons français envoyés à la découverte : ces bandits vous entourent.

MAURICE.

Eh bien!... il faut venger sur eux nos camarades.

L'OFFICIER.

Eh! Monseigneur, songez à vous sauver vous-même. Je les aperçois arrivant de la forêt au galop.

MAURICE.

Mais mon escorte!... mon escorte à qui Franck a indiqué cette maison!...

L'OFFICIER.

Elle ne peut être loin sans doute; mais si elle arrive trop tard?...

MAURICE.

Eh bien! fermez cette porte... barricadez-vous... nous pouvons nous défendre quelques instants.

FRANCK.

Je connais cette maison, Monseigneur. Cet escalier conduit à une salle élevée, d'où l'on domine le pays.

MAURICE, montant à l'étage supérieur.

Je vais de là apprécier notre danger, les ressources qui nous restent... En attendant, faites bonne contenance. (Maurice sort. Franck et l'officier barricadent la porte en entassant les meubles. On entend, un moment après, Mentzel et les siens qui frappent au dehors et tentent d'enfoncer la porte.)

FRANCK.

La porte résistera. (On aperçoit une lueur et bientôt le théâtre s'embrase.) Oh! les misérables!... ils ont mis le feu!... l'incendie va nous livrer à eux. L'incendie gagne... et Gertrude et Maurice qui vont périr!... Ah! mieux vaut mourir en combattant. (Il demeure sur la porte.) Mais je n'ai que mon épée... j'ai laissé mes pistolets dans les fonts de ma selle... (L'incendie fait des progrès, la porte à demi consumée cède à la hache. Mentzel et les siens entrent.)

MENTZEL, ajustant Franck.

Recommande ton âme à Dieu!

MAURICE, reparaissant et abattant Mentzel d'un coup de pistolet.

Et la tienne au diable!... (Mentzel tombe.) Votre heure est venue, misérables!... j'aperçois mes fidèles dragons. (Par la porte, par les fenêtres brisées, on voit entrer les dragons de toutes parts; coups de feu. Les gens de Mentzel sont terrassés.)

FRANCK, courant au fond, en regardant Gertrude.

Et Gertrude!... Gertrude!... Grand Dieu! une balle a achevé l'œuvre de la maladie (L'incendie se propage dans toute la scène.)

MAURICE, au fond, sur le seuil.

Franck, pas un moment à perdre... viens! cette maison ne sera plus dans un instant qu'un monceau de débris.

FRANCK.

Oui, je vous suis, Monseigneur... je vous suis. Ah! une tombe à cette pauvre morte, et ma vie tout entière à son enfant. (Il prend Gertrude dans ses bras et l'emporte. La maison embrasée s'écroule. Le rideau tombe.)

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SIXIÈME TABLEAU.

Jardin de Fontainebleau.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA POPELINIÈRE, HECTOR.

LA POPELINIÈRE, apercevant Hector.

Eh! c'est ce cher comte...

HECTOR.

Monsieur de La Popelinière...

LA POPELINIÈRE.

Il faut le mariage du dauphin de France, pour rencontrer aujourd'hui dans ces jardins, à Fontainebleau, l'héritier de la haute famille des Pocquigny... Que devenez-vous?.. Autrefois, je vous voyais quand vous aviez besoin d'argent... je vous voyais toujours... vous m'en empruntiez et jamais vous ne me le rendiez... enfin, vous me traitiez... en ami. . Aujourd'hui, on ne vous retrouve ni au jeu ni à table... Vous ne m'empruntez plus rien... et, Dieu me pardonne, je crois qu'hier on est venu me rapporter cent pistoles de votre part .. Ah! mon cher comte, vous voulez donc nous brouiller tout à fait?.. Je suis pourtant aujourd'hui si joyeux que je tiendrais volontiers... caisse ouverte.

HECTOR.

Qu'avez-vous donc?

LA POPELINIÈRE.

Ce que j'ai?.. Eh! parbleu, je perds un ennemi irréconciliable dont la présence était ma terreur... Le comte de Saxe quitte la France.

HECTOR.

Le comte de Saxe?..

LA POPELINIÈRE.

Eh! oui... souffrant, ennuyé de n'être depuis douze ans que lieutenant général, découragé par les rivalités de nos princes, par l'hostilité de nos généraux, il retourne en Allemagne...

HECTOR.

Se peut-il!

LA POPELINIÈRE.

J'en suis sûr... ce qui me sauve deux fois la tête... Madame de La Popelinière commençait à se monter la sienne pour lui.. Heureusement un de mes amis, le duc de Richelieu, m'a aidé à faire entendre raison à ma femme...

HECTOR.

Le duc de Richelieu... votre ami?.. Oh! alors, mon cher financier, vous êtes sûr de votre affaire...

LA POPELINIÈRE.

Certainement! Mais ne me cachez plus les vôtres, mon cher comte... Tenez, je parie que vous êtes amoureux; pour être devenu économe à ce point, il faut que vous ayez tourné au sentiment.

HECTOR.

Vous parieriez juste, mon cher financier... c'est l'histoire la plus incroyable.

LA POPELINIÈRE.

Il n'y a que celles-là qui arrivent... J'écoute.

HECTOR.

Il y a quelques mois, j'eus l'idée de prendre un soir l'uniforme d'un simple sergent du corps de l'artillerie, dont je suis capitaine, et d'aller chercher aventure à l'Ermitage de Saint-Bonnet, à la Rapée... Là, je fis rencontre d'une jeune fille de l'aspect le plus simple, qui m'a dit loger au faubourg Saint-Antoine, et qui prétend être la couturière de la charmante Favart de l'Opéra-Comique... Mais il y avait quelque chose de si noble... j'oserais presque dire de si royal dans toute cette jeune fille, que j'ai cru comprendre qu'une grande dame était déguisée sous ces humbles habits, et que, malgré moi, je me suis senti intimidé... autant qu'amoureux ..

LA POPELINIÈRE.

Et quand ç'aurait été une grande dame, était-ce une raison pour désespérer?.. Comment, vous, l'un de nos plus intrépides officiers... vous, qu'on a vu héroïque au feu?..

HECTOR.

L'amour est le contraire du courage, plus il est réel, et plus il ressemble à la crainte .. Quand on aime comme moi... on perd toute confiance.

LA POPELINIÈRE.

Dites plutôt qu'on en a trop. Et cette grande dame, qui vous fait transformer en Amadis, court ainsi seule les cabarets?

HECTOR.

Accompagnée d'un père adoptif, d'un tuteur, mais si distrait que c'est au plus s'il s'apercevrait qu'on fait la cour à sa pupille.

LA POPELINIÈRE.

Quelque père en location... payé pour fermer les yeux... Mais vous, croyez-moi, vous ne les ouvrez pas assez.. Ah çà! est-ce qu'il faut que ce soit la finance qui apprenne ici l'audace à l'artillerie, mon cher comte?.. Moi, avec les cruelles, je ne connais que deux choses... ou ma caisse.. ou les moyens habituels de mon illustre ami, le comte de Charolais. . les enlèvements... Et justement, tenez, nous avions le projet de nous dérober ce soir aux fêtes de la cour, de prendre la poste et d'aller, comme vous, chercher les aventures à la Rapée; il doit y avoir, de ce côté-là, bal populaire, illuminations, feu d'artifice... Vous irez aussi, j'en suis sûr?.. Mais nous n'aurons pas de bonheur, nous .. nous ne trouverons pas de cruelles!.. Eh mais, à propos de bonheur... est-ce que le mien se dément?.. J'aperçois cet officier qui accompagne sans cesse le comte de Saxe... un nommé Franck, je crois...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRANCK.

FRANCK, à part, entrant, une lettre à la main.

Oui, en Allemagne, je pourrai m'informer moi-même... retrouver l'enfant que m'a légué Gertrude... Jusqu'à ce jour, toutes mes recherches ont été vaines.

LA POPELINIÈRE.

Il faut que je sache.. Ah! monsieur Franck... votre présence sans doute nous annonce le comte de Saxe?..

FRANCK.

Le comte de Saxe?.. Rassurez-vous, monsieur de La Popelinière, j'apporte sa démission à Sa Majesté; nous partons ce soir pour Dresde.

LA POPELINIÈRE.

Ah! je respire!

HECTOR.

Je le regrette pour la gloire de la France et de nos armes...

FRANCK.

Et c'est le jour même où une princesse de Saxe devient dauphine de France, que son oncle... l'honneur de sa famille... Et tenez, j'aperçois la nouvelle dauphine elle-même, accompagnée du ministre saxon qui l'a conduite...

LA POPELINIÈRE, à Hector.

En effet... cédons-leur la place, mon cher comte...

FRANCK.

Moi, je vais remplir ma mission... (A Hector et à La Popelinière.) Ah! j'ai une idée que cette jeune femme apporte le malheur à votre pays. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE COMTE DE WARTZDORFF, LA PRINCESSE MARIE-JOSÉPHE DE SAXE.

WARTZDORFF.

Un moment de liberté reste à Votre Altesse, avant la signature du contrat; qu'elle veuille bien me pardonner d'en avoir profité pour demander à lui parler en secret.

MARIE-JOSÉPHE.

J'avais moi-même à vous interroger, monsieur de Wartzdorff, car je cherche la clef d'une étrange énigme...

WARTZDORFF.

Je suis aux ordres de Votre Altesse...

MARIE-JOSÉPHE.

J'arrive de Saxe, et j'ai traversé l'Allemagne. Ma patrie est toute remplie de la gloire d'un héros que mon père m'a nommé comme son frère et mon oncle, le comte de Saxe .. C'est au service de la France que cette gloire a été acquise, et c'est en France seulement que je n'entends plus parler du comte Maurice...

WARTZDORFF.

Et vous vous en êtes étonnée, Altesse?..

MARIE-JOSÉPHE.

Oh! non.. ce n'était pas dans mes instructions... Mais à qui m'adresser pour m'éclairer... au roi?... On ne parle pas au roi. A mon époux, le dauphin?.. c'est tout au plus si je pourrais le reconnaître .. le moment n'est pas venu de lever les yeux sur lui... Je ne vois que vous, monsieur de Wartzdorff... mon guide et mon protecteur, qui puissiez m'expliquer...

WARTZDORFF.

Avec d'autant plus d'empressement, Altesse, que moi aussi j'avais à vous parler du comte... Que l'oubli dont il est l'objet ne vous étonne pas : à la cour, quand on est disgracié, on est deux fois absent.

MARIE-JOSÉPHE.

Disgracié... lui?..

Digitized by Google

WARTZDORFF.

Vous n'avez pas remarqué, non loin de la reine, qu'on salue très-bas, mais qu'on ne suit guère, une belle personne fort entourée?..

MARIE-JOSÉPHE.

Oui; sans doute, une princesse du sang?..

WARTZDORFF.

Un peu moins... et beaucoup plus... Votre Altesse, plus tard, comprendra mieux... qu'il lui suffise de savoir aujourd'hui que cette personne toute-puissante se nomme madame de Pompadour, et qu'elle est à la tête des ennemis du comte. (Mouvement de Marie-Josèphe.) C'est en vain que Maurice est populaire en France, il ne peut plus attendre de la cour que des déceptions humiliantes. Princesse, voici le moment de profiter de cette ingratitude dans l'intérêt de notre patrie commune...

MARIE-JOSÉPHE.

Que voulez-vous, monsieur de Wartzdorff?..

WARTZDORFF, rapidement.

Ce que je ne pouvais vous demander qu'après avoir vu tout ici par moi-même... et je puis parler. L'électeur, votre père, menacé d'une guerre terrible, a besoin d'un général expérimenté qui rende la confiance à la Saxe, qui la sauve peut-être. Son frère naturel est appelé à ce rôle par le sang et ses talents. Maurice est à demi séduit par les propositions secrètes de son frère, qui lui offre de le combler d'honneurs, de l'aider à reconquérir la Courlande... Eh bien!.. un mot de Votre Altesse achèverait de le décider.

MARIE-JOSÉPHE.

Mais ce mot, je n'oserais le dire.

WARTZDORFF.

Il faut oser, Altesse; se taire, c'est la moitié de la politique, j'en conviens; mais parler, c'est bien aussi quelque chose.

MARIE-JOSÉPHE.

Mais comment voir le comte?..

WARTZDORFF.

Ne pouvez-vous demander, vous, sa nièce, de lui parler en particulier?.. Il est à Fontainebleau pour faire accepter sa démission. Un mot de votre main, et il ne refusera pas de se rendre jusqu'ici... Que Votre Altesse daigne seulement tracer quelques lignes au crayon sur cette feuille... Vous hésitez?.. un sang royal coule dans vos veines, princesse... ne devez-vous pas tout à votre patrie?..

MARIE-JOSÉPHE, après un silence.

C'est vrai, monsieur le comte! (Elle écrit.)

WARTZDORFF; il prend le papier des mains de la princesse, et le donnant à un domestique.

Ce billet à l'instant au comte de Saxe...

UN HUISSIER, paraissant.

On attend Son Altesse la princesse de Saxe et Son Excellence le comte de Wartzdorff pour la lecture du contrat.

WARTZDORFF.

Venez, princesse. (A part.) Maurice n'appartient plus à la France.

SCÈNE IV.

CHAROLAIS, GENTILSHOMMES, LA POPELINIÈRE, entrant en causant avec HECTOR; puis FRANCK, arrivant d'un autre côté.

CHAROLAIS.

Oui, Messieurs, deux bonnes nouvelles... la guerre, la guerre contre la reine de Hongrie, les Pays-Bas, l'Angleterre... et le comte de Saxe quitte la France.

FRANCK.

Et vous appelez cela une bonne nouvelle, prince?.. Je croyais qu'elle ne pouvait l'être que pour vos ennemis. (Mouvement parmi les gentilshommes.)

CHAROLAIS.

Ah! Messieurs, du calme... un vieil officier allemand de la suite du comte de Saxe... Il peut comprendre, lui, que l'on ose penser à mettre à la tête de nos armées un étranger, un bâtard, un hérétique...

FRANCK.

Un étranger! J'avais cru, Monseigneur, que le courage et les talents suffisaient à naturaliser en France... un bâtard! Ah! vous avouerez, du moins, que Maurice de Saxe est fils légitime de ses œuvres?..

CHAROLAIS.

Hein?.. tant d'audace...

FRANCK.

De l'audace, c'est vrai... mais vous me pardonnerez, Monseigneur, quand vous saurez qu'il est un point sur lequel je vais, moi, plus loin que vous. Un hérétique, dites-vous?.. moi, je vois dans le comte de Saxe un profanateur...

TOUS.

Un profanateur!

FRANCK.

Eh! oui... un homme qui ne revient pas une seule fois d'Allemagne sans qu'il ose surprendre dans votre sainte cathédrale les drapeaux au milieu du carnage... un homme qui, sans scrupule et sans pudeur, a fait de Notre-Dame le garde-meuble de la reine de Hongrie... Oh! il n'y a que lui, Monseigneur, il n'y a que le vainqueur de Prague et d'Egra que l'on puisse accuser d'un pareil excès d'audace... Mais que voulez-vous?.. ses rivaux, à coup sûr, ne manquent ni de courage, ni de talent... seulement ils sont trop bons catholiques pour l'imiter.

CHAROLAIS.

Ah! c'en est trop!..

UN HUISSIER, entrant.

Le roi, Messieurs...

HECTOR.

Le roi... et le comte de Saxe que j'aperçois venir d'un autre côté.

LA POPELINIÈRE.

Le comte de Saxe... je me sauve. (Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAURICE, arrivant par le fond; LE ROI, MARIE-JOSÉPHE, LE DAUPHIN, LE MARÉCHAL DE NOAILLES, HECTOR, SUITE, descendant de l'escalier... — Maurice s'approche et salue le roi, le dauphin et la princesse.

LE ROI.

Messieurs, ce jour est le plus beau que j'aie vu luire depuis que je porte la couronne de France. Mon fils épouse une princesse digne du trône où il devait monter. Messieurs, ce jour est tout pour la clémence et la joie, et je n'y veux voir que des heureux. (Il montre le dauphin.) Mais, à cette heure, voici la reine de France, celle à qui tout doit obéir ici, ma fille bien-aimée!

WARTZDORFF, à part.

Elle, toute-puissante! à merveille!..

MARIE-JOSÉPHE.

Sire, je vous remercie... (Apercevant Maurice, vivement au roi.) Sire, voici le comte de Saxe. (Haut.) Mon oncle, je vous remercie d'avoir bien voulu venir, sur ma prière, à cette solennité où l'on n'espérait pas votre présence...

MAURICE.

Je n'ai pas cru pouvoir désobéir au vœu d'une parente... Altesse... Mais ma démission envoyée à Sa Majesté prouve que je craignais d'être inutile et importun.

MARIE-JOSÉPHE.

Mon oncle, durant mon voyage, et depuis mon arrivée ici, on m'a dit que je devais tout faire pour vous attacher au service de ma patrie, et j'ai compris que c'était mon devoir.

WARTZDORFF, à part.

Que dit-elle?... Avouer devant le roi...

MARIE-JOSÉPHE.

Un auguste appui a bien voulu m'aider dans cette tâche. Née en Saxe, mais d'aujourd'hui dauphine de France, d'aujourd'hui je suis Française... c'est donc à ma nouvelle patrie que je devais vous rendre... Le roi n'accepte pas votre démission, mon oncle... Sa Majesté, sur ma demande, a mis dans ma corbeille de noces des présents plus précieux pour moi cent fois que les bijoux et les dentelles. Monsieur le comte Maurice de Saxe, voici vos lettres de naturalisation... voici votre brevet de maréchal de France... Mon oncle, allez remercier le roi, mon père. (A Wartzdorff.) Ah! vous m'aviez dit, monsieur le comte, qu'il fallait oser et parler... Vous le voyez, j'ai osé et j'ai parlé...

WARTZDORFF, à part.

Allons, je suis joué par une femme! c'est le sort des hommes politiques...

MAURICE.

Ah! ma nièce!... Ah! sire!... je reste auprès de vous... Tenez, sire, pour vous servir, je prendrais le diable par ses cornes.

LE ROI.

Maréchal, croyez-moi, je n'avais oublié ni vous ni vos services. Vous me boudiez, et je voulais un peu vous en punir, ne me rappelant peut-être pas assez que la gloire ne doit pas faire antichambre; mais je comprends aujourd'hui que si votre valeur était impatiente, la France qui vous attend l'est encore plus. Monsieur le maréchal de Saxe, vous allez commander l'armée de Flandre; le roi et le dauphin vous y accompagneront.

DE NOAILLES.

Sire, moi, le duc de Noailles, presque le plus ancien des maréchaux, demande à servir sous les ordres du plus jeune d'entre eux.

MAURICE.

Sire, l'Angleterre, la Hollande, la Hongrie se coalisent contre nous... la Hollande est la plus près. Eh bien! nous irons chercher et déchirer dans sa capitale l'original de leur traité d'alliance.

CRIS.

Vive le roi! vive le maréchal!...

Digitized by Google

SEPTIÈME TABLEAU.

Une mansarde au faubourg Saint-Antoine.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, MADAME FAVART.

(On frappe à la porte extérieure; Vincent sort d'une porte intérieure et va ouvrir.)

VINCENT.

Est-ce ma petite Aurore qui rentre?... Non... madame Favart...

MADAME FAVART.

Votre fille adoptive n'est pas là, mon cher Vincent?

VINCENT, qui tenait à la main son bonnet de nuit et sa canne.

Non, je mettais mon chapeau pour aller au-devant d'elle.

MADAME FAVART.

Couvrez-vous et que je ne vous retienne pas... je ne fais que passer... Il faut que ma gentille ouvrière presse mes costumes... car je pars... grâce aux intrigues des Italiens, le théâtre de l'Opéra-Comique est supprimé...

VINCENT.

Ah! mon Dieu!

MADAME FAVART.

Je vais à l'étranger avec mon mari... Favart s'était adressé au comte de Saxe, l'ami de la maison, pour tâcher d'obtenir justice... Mais le comte part aussi... Heureusement, car je redoutais encore plus la protection du héros.

VINCENT.

Je comprends... Et Favart a recouru à lui?...

MADAME FAVART.

Avec l'instinct accoutumé des maris... Je l'ai toujours remarqué, mon cher Vincent... l'Amour prend tout à l'Hymen... et ce dernier ne prend à son frère que son bandeau.

VINCENT.

Vous avez bien raison de redouter le comte... Aussi, il ne soupçonne pas plus l'existence de mon enfant d'adoption que je ne connais les malheurs de sa mère, sa mère, dont elle est le portrait vivant... Oh! j'en suis sûr, l'Amour a passé par là aussi.

MADAME FAVART.

Et vous n'avez rien pu savoir...

VINCENT.

Non; sa mère, pauvre Allemande, son oncle, son unique protecteur, avaient péri, massacrés dans la guerre... leur maison incendiée... et je me suis promis de veiller sur l'enfant que Dieu m'envoyait.

MADAME FAVART.

Et Dieu vous en a récompensé, en vous donnant une bonne et aimable compagne... active, laborieuse, résolue...

VINCENT.

Depuis quelque temps elle a perdu sa gaieté... Elle ne chante plus.

MADAME FAVART.

C'est que vous pensez à autre chose quand elle chante.

VINCENT.

Non... j'ai l'esprit distrait... mais pas le cœur... Elle est rêveuse, triste... vous dis-je... et je veux la mener ce soir pour l'égayer à la fête de la Râpée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TROBECK.

TROBECK.

Monsieur Vincent, s'il vous plaît?

VINCENT.

Oh! le domestique du comte!

TROBECK.

Une lettre de mon maître, très-pressée.

VINCENT, qui a ses lunettes sur le nez, cherchant dans sa poche.

Ah! bon! et je n'ai pas mes lunettes.

TROBECK.

Madame Favart!.. J'avais justement aussi une lettre pour elle, que je devais lui porter en toute hâte... (Il donne le billet à madame Favart.) Mon maître était si pressé au retour de Fontainebleau!... Nous retournons en Allemagne... Comme je vais me reposer!... Depuis deux mois, quand je peux dormir... je rêve choucroute.

VINCENT, qui s'est aperçu de son erreur et qui a lu.

Ah bah!..

MADAME FAVART.

En voici bien d'une autre!...

VINCENT.

Le comte me fait nommer régisseur de la troupe qui va le suivre à l'armée...

MADAME FAVART.

Favart en est directeur...

VINCENT.

Je pars ce soir.

MADAME FAVART.

Nous partons dans deux jours...

VINCENT.

Il faut que j'aille tout disposer au camp.

MADAME FAVART, lisant.

Il y a un post-scriptum du comte... (Lisant.) « Favart me dit que la troupe est toute faite, mais il manque une haute-contre... je m'en fie à votre goût pour la trouver, ma chère Justine... N'épargnez pas l'argent... ci-joint un bon sur la caisse de l'armée... Signé : Le général en chef de l'armée de Flandre...

« MARÉCHAL DE SAXE. »

TROBECK.

Maréchal!.. on ne pouvait pas déjà fermer l'œil quand il n'était que général. (On entend chanter.)

MADAME FAVART.

Ah! Aurore... et vous qui disiez qu'elle ne chantait plus.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AURORE.

TROBECK.

Allons, je vais retrouver le maréchal... (Apercevant Aurore.) Ah!

VINCENT.

Quoi donc?

TROBECK.

Mais j'ai déjà vu cette jeune fille-là...

VINCENT.

Mais non... vous ne l'avez pas vue... Au diable le bélitre!

TROBECK.

Si fait, je l'ai vue... il y a vingt ans... j'en suis sûr... Mais où donc?

MADAME FAVART, partant d'un éclat de rire.

Vous êtes fou, Trobeck... Allez, le maréchal vous attend.

TROBECK.

J'y vais... j'y vais... C'est étonnant... je ne me rappelle pas où... mais c'est bien elle... Seulement, il y a vingt ans, elle était moins jeune... ça doit être l'effet du temps.

VINCENT, le poussant à la porte.

Mais allez donc!

SCÈNE IV.

VINCENT, AURORE, MADAME FAVART.

VINCENT.

Ma pauvre Aurore!.. je pars pour l'armée... Régisseur de la troupe de guerre du maréchal.

AURORE.

Et je ne vous suivrai pas, mon père?..

VINCENT.

Auprès du maréchal, jamais! (A part.) Et pour cause.

AURORE.

Un camp... des combats... ça m'aurait étourdie, j'en avais besoin.

VINCENT.

Et impossible de te mener ce soir à la fête...

MADAME FAVART.

Je l'y mènerai, moi.

VINCENT.

Vous!.. et votre haute-contre?..

MADAME FAVART.

Justement... j'ai remarqué de ce côté-là un rossignol de guinguette, un ouvrier rouleur dont la voix fraîche ferait notre affaire...

AURORE.

Mais, Madame...

MADAME FAVART.

Mais... je vous emmène.

VINCENT.

Très-bien... ça la distraira.

MADAME FAVART.

Et, soyez tranquille, je veille sur elle, père Vincent... c'est si facile de répondre... des autres.

VINCENT.

Je vais tout préparer pour mon départ. (Il sort en mettant son bonnet de nuit dans sa poche.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

AURORE, MADAME FAVART.

AURORE.

Mais c'est que, Madame, je n'ai pu vous dire... devant mon père adoptif... je ne voudrais pas aller à cette fête, parce que...

MADAME FAVART.

Parce que ?..

AURORE.

Parce que j'y trouverais quelqu'un...

MADAME FAVART.

On trouve toujours quelqu'un... Et le vôtre, c'est ?..

AURORE.

Un sergent d'artillerie...

MADAME FAVART.

Eh bien ! un sergent d'artillerie... une ouvrière... cela peut très-bien aller ensemble.

AURORE.

Oui... mais il est si distingué... et, tout amoureux qu'il est, il ne parle pas mariage.

MADAME FAVART.

Voilà qui est en effet très-distingué ; en tout cas, ça prouve sa franchise... Alors, il n'est pas dangereux.

AURORE.

Je cherchais à l'oublier... je chantais pour me donner du courage... et si je le revois...

MADAME FAVART.

Il faut le décourager... Ah ! une idée...

AURORE.

Laquelle ?..

MADAME FAVART.

Cette belle robe que vous venez de finir pour un rôle de marquise... vous l'avez encore... Mettez-la... je loue une voiture... des laquais pour la direction ; je mets tout à votre service... Le sergent d'artillerie vous croira une grande dame déguisée... il va demeurer tout penaud... et le séducteur sera attrapé...

AURORE.

Mais, pourtant...

MADAME FAVART.

Et moi, pour compléter la plaisanterie, je vais mettre un costume d'ouvrière... celui que je prends quand je vais étudier de près les mœurs populaires pour les reproduire sur la scène... Ce sera charmant... vous aurez l'air d'une princesse amusant sa sœur de lait.

AURORE.

Mais, cependant, je n'ose ..

MADAME FAVART.

Comment, vous, si brave ?..

AURORE.

Oh ! pas contre mon cœur !..

MADAME FAVART.

Le cœur est un poltron qui fait grand bruit quand on en a peur... et qui ne sait plus que dire quand on lui parle ferme.

VINCENT, appelant dans la coulisse.

Aurore !..

MADAME FAVART.

Votre père adoptif a besoin de vous... embarquez-le... et puis... entendu.

AURORE.

Madame...

MADAME FAVART.

Comment, vous vous plaignez... pour résister à un pauvre petit sergent, et moi, il faut que je me défende contre un maréchal !.. Allons, allons, ce soir la voiture de madame la marquise sera à sa porte, et j'espère qu'elle ne fera pas attendre son ouvrière.

AURORE.

Vous le voulez ?..

VINCENT, appelant encore.

Aurore !..

AURORE.

Me voilà ! (A madame Favart.) A ce soir !

MADAME FAVART.

A ce soir !..

HUITIÈME TABLEAU.

La Râpée, avec des arbres, des ombrages ; des lanternes et verres de couleur, accrochés aux arbres et aux maisons, illuminent la scène à giorno. — Au fond, la rivière que sillonnent les barques illuminées ; sur le côté, ombrage et l'Ermitage de Saint-Bonnet, avec une tonnelle praticable. — Dans le lointain, Paris, et le dôme de la Salpêtrière, enveloppé d'une auréole rougeâtre, produite par la réverbération des illuminations. — Foule, soldats, ouvriers, bourgeois, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

OUVRIERS, MÉDARD.

UN OUVRIER.

Allons, Médard, avant l'heure du feu d'artifice... une chanson... la *Ronde des Rouleurs*...

MÉDARD.

Je demande la parole.

UN OUVRIER.

Et nous, nous demandons l'air...

MÉDARD.

Quand je suis ennuyé, je ne suis pas en voix.

L'OUVRIER.

Et tu es ennuyeux...

MÉDARD.

Dame ! on va faire une levée des plus beaux hommes pour l'armée de Flandre... je ne peux pas être tranquille... Ce n'est pas que je manque de courage... mais l'odeur de la poudre, ça me dérange la voix.

L'OUVRIER

Il paraît que tu sens la poudre de loin... Allons, allons, la *Ronde des Rouleurs*... On ne t'appelle pas Médard-la-Fauvette pour des abricots...

MÉDARD, à part.

Au fait... si elle est dans la foule, elle, ma conquête de l'autre jour, cela la fera peut-être venir... Un célèbre violon de l'ancien temps, Amphion, remuait des pierres avec sa chanterelle... et, des femmes, ça n'est pas des moellons.

TOUS.

La ronde, la ronde...

MÉDARD.

Je commence.

Air de M. BOVERY.

PREMIER COUPLET.

De la Râpée au vert domaine
Le vrai monarque est le rouleur !
Sa main robuste au fleuve amène
Le vin qui part, gai voyageur !
Libre et content, chanteur sans gêne,
Fuyant la guerre et son fléau,
Je roule, ainsi que Diogène,
Je roule, roule mon tonneau.
Sous ma main coule
Ce lourd fardeau,
Et ma voix roule,
Roule, roule, comme mon tonneau.
(Reprise du refrain en chœur et en dansant.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME FAVART, en ouvrière.

MADAME FAVART.

C'est lui... ma haute-contre !.. — J'ai laissé Aurore sous la garde d'un laquais ; avec son costume de grande dame, elle eut gêné mon incognito.

MÉDARD, l'apercevant.

Elle, ma conquête !.. redoublons de suavité.

DEUXIÈME COUPLET.

A chaque instant, sur cette rive,
Le vin s'embarque ou se reçoit,
Par eau, dit-on, s'il nous arrive,
Chacun, hélas ! s'en aperçoit !
Mais, en chemin, d'un tel baptême,
S'il a subi le triste abus,
Pour que cela revienne au même,
Nous en boirons la moitié plus.
Que le vin coule
A plein tuyau,
Et le soir je roule,
Je roule, je roule
Encor bien mieux que mon tonneau.
(Reprise en chœur en dansant.)

Digitized by Google

L'OUVRIER.

Dites donc, v'là bientôt l'heure du feu d'artifice.. et il y a encore un fier ruban de queue d'ici à la porte Saint-Antoine...

TOUS.

Au feu d'artifice!..

L'OUVRIER.

C'est ça, et nous reviendrons ensuite danser toute la nuit... A minuit, les grands quadrilles! Viens-tu, Médard?..

MÉDARD.

Non... les pétards, ça me fait détonner... (A part.) Et ça me ferait manquer mon rendez-vous. (Tous sortent sur la reprise de la ronde.)

SCÈNE III.

MADAME FAVART, MÉDARD.

MADAME FAVART.

Allons, il faut que je me montre séduisante... pour le compte de la direction.

MÉDARD.

Elle s'approche... J'en étais sûr... (Il se rengorge.)

MADAME FAVART.

Monsieur Médard, un quart d'heure de conversation...

MÉDARD.

Comment, une demi-heure... une heure, je vais retenir un cabinet à l'Ermitage...

MADAME FAVART.

Non, je ne serai pas si indiscrète... Il nous suffit de nous asseoir un moment sous cette tonnelle... Je ne crains pas de me montrer avec vous, monsieur Médard... (A part en riant.) Un futur camarade ne compromet pas, et surtout celui-là.

MÉDARD.

Est-elle fière de ma connaissance? Ah çà! vous mangerez bien un morceau sur le pouce... Il faut être gentilhomme avec les femmes... Garçon! du veau... et du mâcon à huit sous.

MADAME FAVART.

Du mâcon à huit sous, pour vous, monsieur Médard... allons donc!.. Du champagne à cinq livres et du poulet... et de quoi écrire.

MÉDARD.

Diable! diable!.. Oh! décidément, je finirai par être trop aimé sur la carte.

MADAME FAVART, riant.

Maintenant, j'ai des propositions particulières à vous adresser.

MÉDARD, à part.

Pourvu que ce soit moins cher... (Fouillant dans son gousset.) Car le fonds de roulement est déjà insuffisant. (Ils parlent bas.)

SCÈNE IV.

MÉDARD, MADAME FAVART, sous la tonnelle; HECTOR, AURORE, entrant par le fond.

HECTOR.

Vous, sous ces riches habits... Ah! je ne me trompais pas!.. Mon cœur vous avait bien deviné!.. Ces apparences d'ouvrière, ces simples vêtements ne pouvaient longtemps déguiser le noble sang qui coule dans vos veines... C'est à une femme de ma naissance, de mon rang, que je parle...

AURORE.

De votre rang... de votre naissance...

HECTOR.

A mon tour, je puis vous l'avouer... ce n'est point un simple sergent qui est devant vous; je suis le comte Hector de Pecquigny, héritier d'une des grandes familles de France... Oh! j'ai le droit de vous l'avouer, car si je vous eusse retrouvée aujourd'hui, fût-ce dans la condition la plus vile... c'était à vous, malgré ma famille, que je voulais donner et mon cœur et ma main... Eh bien, ne punissez pas mon amour de ce que le sort diminue la distance qu'il voulait franchir entre nous... Vous avez pu me tromper sur votre condition, mais non pas m'abuser sur votre cœur... et vous m'avez dit qu'il était libre... Un mot, un mot d'espérance... et je pars fier et joyeux pour la campagne qui s'ouvre... et si les batailles m'épargnent, je reviens vous apporter un nom que votre souvenir, soyez-en sûre, m'aura fait illustrer.

AURORE.

Monsieur le comte Hector de Pecquigny... vous me trompiez.. et moi, je ne vous trompais pas... Je ne suis qu'une pauvre ouvrière, et si, aujourd'hui, j'ai pris ces habits qui ne sont pas les miens, c'était, croyez-le bien, non pas pour vous rendre l'espérance, mais pour vous l'enlever à jamais.

HECTOR.

Que dites-vous?

AURORE.

Jamais la jeune fille sans fortune et sans nom ne consentira à vous séparer, fût-ce un moment, de votre noble famille... à entraver votre avenir!.. Non, jamais, monsieur le comte, ne me revoyez plus, je l'exige; oubliez-moi, je vous en prie.

HECTOR.

Ah! par pitié!...

AURORE, saluant.

Monsieur le comte, ma résolution est irrévocable.

HECTOR.

Je dois respecter votre volonté; je me retire... mais votre résistance ne vaincra pas un amour qu'aucun obstacle n'avait découragé. (Il sort par le fond, Aurore par le côté.)

SCÈNE V.

MADAME FAVART, MÉDARD, toujours sous la tonnelle; LA POPELINIÈRE, CHAROLAIS, vêtus simplement.

CHAROLAIS.

La Popelinière!..

LA POPELINIÈRE.

Monseigneur, je vous cherchais...

CHAROLAIS, désignant Aurore.

La Popelinière, savez-vous quelle est cette jeune fille?... Cette toilette... cet air imposant..

LA POPELINIÈRE.

Dites, cet air qui vous en impose, Monseigneur... Ce doit être quelque actrice de la foire... redorée par un fermier général... car je viens de la rencontrer dans la foule au bras de madame Favart.

CHAROLAIS.

S'il en est ainsi... je puis agir... Heureusement j'ai du monde. Venez, La Popelinière. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

MÉDARD, MADAME FAVART, puis AURORE, qui revient.

MÉDARD, sous la tonnelle, à madame Favart.

Comment!... ce serait vrai... je serais comédien... à dix-huit cent livres d'appointements... dans la troupe de M. Favart?

MADAME FAVART.

Vous n'avez qu'à signer ce papier que vous présente... sa femme.

MÉDARD.

Je signe... je signe... (A part, soupirant.) Ma conquête est manquée... Mais c'est égal, j'échappe aux coups de fusil... On ne pourra plus jamais racoler un acteur de l'Opéra-Comique.

MADAME FAVART, sortant de la tonnelle et au domestique resté au fond.

Courez, portez à l'instant même ce papier à M. Favart qui l'attend... Mais qu'avez-vous donc, ma pauvre Aurore?..

AURORE, rentrant.

Je l'ai revu!.. Tout est rompu entre nous... mais ma victoire m'a coûté cher!... Je me sens défaillir...

MADAME FAVART.

Eh bien! nous allons partir.

AURORE.

Non! je ne veux pas que vous vous priviez pour moi de cette fête... Voyez! c'est le moment... on revient déjà; mais j'aurai bientôt rejoint la voiture qui n'a pu approcher à cause de la fête.

MADAME FAVART.

La rive est déserte... Médard, conduisez cette jeune fille, et revenez chercher ensuite votre nouvelle camarade qui règle les frais du souper que vous avait offert la direction.

MÉDARD.

Je reviens, ma charmante camarade... (Il sort avec Aurore. Madame Favart rentre sous la tonnelle et paye le garçon.)

SCÈNE VII.

(Entrée générale des ouvriers, des curieux, etc. — Ballet. — Après la danse, Médard reparaît pâle, effaré, en courant.)

SCÈNE VIII.

MÉDARD, MADAME FAVART, puis HECTOR et AURORE.

MÉDARD.

Madame! Madame!...

MADAME FAVART.

Mais qu'y a-t-il donc?.. Aurore...

Digitized by Google

MÉDARD, pouvant à peine parler.

Nous approchions de la voiture... moi et cette jeune fille... Trois hommes se sont jetés sur elle, et l'ont entraînée...

MADAME FAVART.

Et vous ne l'avez pas défendue?

MÉDARD.

Pour qu'ils tombassent sur moi!...

MADAME FAVART.

Ah! ma pauvre amie!... perdue peut-être...

MÉDARD.

Non, au contraire, un brave sergent d'artillerie, qui nous suivait du regard, s'est élancé, l'épée à la main, sur les trois hommes. Il les a blessés... tués... dispersés... et il vous ramène votre amie... (Paraissent Aurore et Hector.) Ah! ce n'est pas moi qui en aurait fait autant.

MADAME FAVART, à Hector.

Mais quel est donc le ravisseur?

HECTOR.

Un ennemi puissant, mystérieux, qui ne s'arrêtera pas à cette tentative... J'ai reconnu les émissaires du comte de Charolais.

MADAME FAVART.

Le comte de Charolais!

HECTOR.

En ce moment elle est en sûreté. (A Aurore.) Mais veillez.

AURORE, à part.

Ici, je serais perdue!.. Oh! mon père adoptif a beau dire, j'irai le rejoindre.

MÉDARD, aux ouvriers qui rentrent.

Me voilà rossignol en chef à l'Opéra-Comique.

MADAME FAVART.

Médard, soyez prêt demain à partir.

MÉDARD.

A partir!...

MADAME FAVART.

Vous faites partie de la troupe de l'armée de Flandre.

MÉDARD.

De l'armée de Flandre!.. Il est dit que je ne l'échapperai pas. (Rire général.)

UN OUVRIER.

Vive Médard, le guerrier!

TOUS.

Vive le grand Médard! (On prend Médard, on le porte en triomphe.— Reprise de la ronde et de la danse.)

ACTE QUATRIÈME.

NEUVIÈME TABLEAU.

Un chemin de traverse dans une forêt. Au fond, sur une colline ombragée, une petite maison blanche construite en saillie; sur le devant, des arbres, des rochers.

SCÈNE PREMIÈRE.

OFFICIERS et SOLDATS HOLLANDAIS, groupés sur divers points de la scène dans l'attitude de gens qui épient: quelques-uns sont couchés à plat ventre sur la terre, comme s'ils écoutaient venir les pas des chevaux.

L'OFFICIER.

Lieutenant Vanberg, allez dire au général que notre petite expédition a réussi; au fond de cet épais fourré, mes soldats seront masqués à tous les yeux: nous avons enlevé les hôtes de cette maison, et nous les avons remplacés par des gens à nous. C'est de là (Montrant la maison.) que partiront les premiers coups de fusil qui donneront le signal de l'attaque générale. (A un soldat.) Eh bien! les Français?

UN SOLDAT, à terre.

Ils approchent, capitaine.

L'OFFICIER.

Le maréchal de Saxe, avant la grande bataille qu'il veut livrer, a voulu conduire lui-même à quelques lieues de son camp une forte reconnaissance avec de l'artillerie. Décidément, j'espère que nous allons triompher du général en attendant le tour de l'armée française.

LE SOLDAT.

Voici les premiers éclaireurs français, capitaine.

L'OFFICIER.

On ne nous avait pas trompés; replions-nous en silence. (Les Hollandais disparaissent. Quelques instants après, on voit paraître sur cette hauteur et sur le devant du théâtre des soldats français explorant les lieux; ils font signe à ceux qui suivent qu'on peut arriver.)

SCÈNE II.

FRANCK, SOLDATS.

FRANCK.

Nous nous arrêtons ici: fouillez les environs. (On place des sentinelles; le bivouac se forme.)

UN SOUS-OFFICIER, rentrant.

Rien de suspect, colonel.

FRANCK.

C'est bien. Mais que l'on ne cesse pas de veiller et qu'on soit prêt à la première alerte. (Il s'assied sur un tambour et s'essuie le front. Voici le premier moment où je puis respirer depuis mon arrivée; je n'ai pas voulu quitter le maréchal dans l'importante excursion qu'il a dirigée de ce côté. Mais cette campagne est la dernière où je suivrai ce héros. Placé désormais si haut dans la gloire et les dignités, il ne s'apercevra plus de mon absence... et cependant, loin de Maurice de Saxe, à lui encore sera consacrée ma vie, si je puis retrouver et rendre heureuse l'enfant que Gertrude m'a léguée... Vous le savez, mon Dieu! dès le premier jour j'étais prêt à sacrifier les espérances d'une affection qui n'était point partagée... j'eus la force de vouer ma vie... je l'avais juré, à servir, à défendre l'homme qui m'avait brisé le cœur... Mais, après avoir tenu le serment que m'avait demandé mon roi... laissez-moi, mon Dieu! laissez-moi remplir le serment plus sacré fait à la pauvre mourante. Maurice ne doit jamais connaître sa fille; moi seul lui servirai de père... Mon Dieu!.. mon Dieu! permettez-moi enfin un devoir qui ne soit pas une souffrance. Que ma vie s'éteigne dans un rayon de votre miséricorde éternelle, et que mes yeux où, depuis vingt ans, sont refoulés tant de larmes, puissent se fermer sous la main d'un enfant. (Il retombe assis.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

Ah! le colonel Franck!

FRANCK.

Monsieur de Pecquigny... eh bien!.. le maréchal?

HECTOR.

S'est arrêté à l'entrée de ce bois, colonel; il attend de nouveaux renseignements sur la position de l'ennemi. Mais permettez-moi de vous le demander en son nom, colonel, prenez un moment de repos... nous ne nous remettrons pas en route avant une heure, et vous pouvez être tranquille; d'ici là, je veille à cet avant-poste.

FRANCK.

Je vous remercie, capitaine, car, je le sens, je succombe à la fatigue. (Il s'enveloppe de son manteau et s'assoupit. Hector donne des ordres, puis revient sur le devant de la scène.)

HECTOR, à part.

Je ne puis m'empêcher de penser toujours à elle. Ce regard, cette haute distinction dans une condition pareille... Oh! oui... j'aurais oublié pour elle la différence des rangs... mais dans son cœur quelque autre amour sans doute...

PREMIER OFFICIER.

Capitaine, nous avions fait barrer l'entrée de cette route; il vient de s'y présenter deux personnes, une jeune femme suivie d'un domestique.

HECTOR.

Une femme... où va-t-elle?...

PREMIER OFFICIER.

Au camp du maréchal.

HECTOR.

C'est peu vraisemblable... et elle se dit?...

PREMIER OFFICIER.

Française.

HECTOR.

Dites qu'elle parle français peut-être... l'espionnage prend tant de formes diverses... faites venir cette femme.

PREMIER OFFICIER.

Elle me suit, capitaine... la voici.

SCÈNE IV.

HECTOR, AURORE, UN DOMESTIQUE.

AURORE, voilée.

Le capitaine!

HECTOR.

Vous venez, Madame?...

AURORE.

De Paris.

HECTOR.

Et vous voyagez ainsi, suivie d'un seul homme, dans un pays en pleine guerre?

Digitized by Google

AURORE.

Pour le motif le plus sacré, le plus pressant, j'y suis contrainte, Monsieur.

HECTOR, à part.

Cette voix... Oh! insensé!.. je retrouve partout le même accent... (A Aurore.) Et vous vous rendez?...

AURORE.

Au camp français.

HECTOR.

Au camp français; alors vous trouverez tout simple que ce soit le maréchal qui dispose de votre sort .. Conduisez Madame au général en chef.

AURORE, à part.

Plus d'hésitation... il le faut... (A Hector.) Monsieur le comte Hector de Pecquigny?...

HECTOR.

Elle sait mon nom.

AURORE.

Un instant, de grâce... (Elle lève son voile.)

HECTOR, la reconnaissant.

Elle!...

AURORE.

Par pitié, monsieur le comte, ne me conduisez pas au maréchal!...

HECTOR.

Mais quel motif?...

AURORE.

Mon père adoptif m'a ordonné de ne jamais paraître en la présence du maréchal ou d'aucun officier de sa maison.

HECTOR.

Et vous vous rendez à son camp...

AURORE.

Auprès d'une amie, d'une protectrice qui m'y appelle, qui m'a envoyé un guide, et qui doit me cacher là à tous les yeux.

HECTOR.

Mais les dangers de cette route!...

AURORE.

N'égalent pas ceux que je courais à Paris... vous les connaissez... En butte aux pièges que me tendait chaque jour un homme puissant, j'ai dû à tout prix aller rejoindre mon père adoptif, qui peut-être ignore encore mon départ.

HECTOR.

Enchaîné par mes devoirs, je ne puis vous suivre, vous protéger...

FRANCK, qui est endormi.

Gertrude... oui, je veillerai...

AURORE.

Je vous remercie, monsieur le comte, mais plus de dangers pour moi; c'est ici la Maison-Blanche... Je suis recommandée aux hôtes de cette habitation, où m'enverra chercher madame Favart... Je ne vous demande plus que de la prévenir; monsieur le comte, vous le savez, nous ne pouvons plus nous revoir... (Elle entre dans la maison. Au moment de disparaître elle se retourne et fait un geste d'adieu. A ce moment Franck, qui s'est à demi réveillé, aperçoit Aurore, se relève convulsivement en poussant un cri, pendant qu'Aurore disparaît.)

SCÈNE V.

FRANCK, HECTOR.

FRANCK.

Ah!...

HECTOR.

Qu'avez-vous, colonel?...

FRANCK.

Là... là... est-ce que je n'ai pas vu une jeune fille...

HECTOR.

Une jeune fille!..

FRANCK.

Oui... là... entrant dans cette maison... Oh!... je veux la suivre...

HECTOR.

Erreur, colonel.

FRANCK.

Que dites-vous?...

HECTOR.

C'était une vision du sommeil qui pèse encore sur vos yeux.

FRANCK.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... n'était-ce qu'un rêve!...

LE SOUS-OFFICIER, entrant, à Hector.

Capitaine, le maréchal vous demande à l'instant.

HECTOR.

J'y cours... Ah! que Dieu la protége. (Il sort.)

FRANCK.

Illusion cruelle... il me semblait pourtant avoir vu ces traits toujours palpitants dans mon souvenir.

AURORE, paraissant à la fenêtre de la maison.

Ah! des soldats... des ennemis dans la maison... perdue... perdue!...

FRANCK.

Oh! cette fois je ne me trompe pas... c'est le fantôme de Gertrude... où c'est son enfant. (Il s'élance vers la maison; des coups de fusil partent des fenêtres.) Trahison!... aux armes!... (Les soldats se forment en bataille et ripostent au feu parti de la maison. On s'élance vers elle; on la prend par escalade sous le feu de l'ennemi. Des hulans paraissent sur la hauteur. — Combat.)

FRANCK, à part, après le combat.

Disparue!.. morte peut-être... Mon Dieu... mon Dieu! me l'avez-vous enlevée!..

DIXIÈME TABLEAU.

Décor tombant près de la scène. — Table où sont des cartes et tout ce qu'il faut pour écrire. — Des armes çà et là. — Le chapeau du maréchal sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, entrant.

Ouf! la répétition est finie... j'ai pu mettre un moment la paix entre les deux premières actrices... Je les ai empêchées de se mettre en lambeaux; elles sont déjà en costume... tout est au mieux... Elles ne font plus que se détester... Allons, occupons-nous de mon affiche, et n'oublions pas de mettre madame Favart en vedette... Les vedettes, dans une troupe de campagne, c'est de circonstance; mais le courrier de Paris ne m'a pas apporté de nouvelles d'Aurore. . je suis inquiet.

SCÈNE II.

VINCENT, MADAME FAVART.

MADAME FAVART.

Peut-on entrer?

VINCENT.

Toujours... toujours, quand c'est vous... Cette tente sert à la fois de régie au théâtre et de salle de conseil pour l'armée... quand c'est la régie, notre meilleure actrice n'est jamais de trop... et quand le maréchal est ici...

MADAME FAVART.

Alors, je suis trop bien venue...

VINCENT.

Connu : sa passion est à l'ordre du jour; vous êtes la seule place forte qu'il n'ait pu emporter.

MADAME FAVART.

Et ce qui le rend encore plus pressant, c'est qu'il souffre.

VINCENT.

C'est vrai : en ce moment il ne peut faire de longues courses à cheval; ses équipages même le fatiguent. On a construit pour lui une voiture d'osier dont le mouvement lui est moins pénible; et c'est de cette charrette qu'il dirige victorieusement les mouvements des troupes : la fièvre le dévore; et comme une goutte d'eau lui est interdite, il mâche sans cesse dans sa bouche desséchée une balle de plomb. Il a rejeté la cuirasse de fer et jusqu'au plastron d'étoffe dont il ne peut plus soutenir le poids, et il préfère s'offrir sans défense aux balles de l'ennemi. Mais, dans ce corps affaibli, épuisé, toute cette grande âme brille d'un plus vif éclat encore; il commande, il anime seul de son génie les mouvements de l'armée et il préside en même temps aux spectacles du soir : en tout lieu il souffre, mais en tout lieu il est présent; toutes les forces lui manquent, et ce diable d'homme suffit à tout.

MADAME FAVART.

Oh! assez! assez, Vincent, je n'ai pas besoin qu'on me le vante; aussi je voulais l'éviter. Il faut pourtant que je lui parle; mais, d'abord, voici ce qui vous concerne : vous allez revoir votre gentille Aurore.

VINCENT.

Hein?.. qu'est-ce que vous dites?

MADAME FAVART.

Je dis que cette nuit elle arrive au camp.

VINCENT.

Ça ne se peut pas?... Comment, ce que je redoutais le plus au monde.

Digitized by Google

MADAME FAVART.

Ses dangers à Paris étaient encore plus grands... j'ai pris sur moi de la faire venir... Ah! j'ai bien failli m'en repentir, mon pauvre Vincent... Un instant, prisonnière de nos ennemis, ce n'est qu'au hasard et à son courage qu'elle a dû de pouvoir fuir au milieu des balles... à la faveur du tumulte d'un combat...

VINCENT.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu!..

MADAME FAVART.

Rassurez-vous. Elle a pu enfin me faire dire qu'elle est arrivée saine et sauve à un village sur l'Escaut que couvre notre arrière-garde; ce soir la voiture et l'escorte que le maréchal tient à ma disposition iront chercher Aurore et la conduiront dans la petite maison que j'habite. Elle y travaillera cachée à tous .. Moi, je m'en retournerai au logis au bras d'un pauvre jeune officier, dont je suis la confidente, Hector de Pecquigny, qui adore votre pupille et que sa vertu repousse... Rassurez-vous donc pour Aurore... Mais autre chose maintenant... nous sommes menacés de ne point avoir de spectacle ce soir.

VINCENT.

Ah bah! Ne plaisantez pas... le maréchal n'entend pas raillerie, et quand il a mis en scène quelque chose, bataille ou spectacle...

MADAME FAVART.

D'abord, Médard a failli être enlevé hier par des pandours, l'a même reçu un léger coup de sabre en fuyant, et bien qu'il n'ait pas été atteint précisément au gosier, il y a deux notes qu'il n'a jamais pu retrouver.

VINCENT.

Il chantera avec les autres.

MADAME FAVART.

Ce n'est pas tout... (On bat aux champs.) Le maréchal!.. Attendez-moi, je vais vous rejoindre.

VINCENT.

Surtout qu'Aurore reste bien cachée!

MADAME FAVART.

C'est convenu.

VINCENT, à part.

Oh! le maréchal!.. (Avec effroi.) Quel homme! quel homme!.. (D'un air gaillard.) Eh bien! si j'avais osé, j'aurais été comme lui. (Il prend le chapeau galonné du maréchal, le met sur sa tête, et sort en laissant le sien sur la table.)

SCÈNE III.

MADAME FAVART, LE MARÉCHAL DE SAXE, appuyé sur FRANCK.

MAURICE, entrant, à Franck et mélancoliquement.

« Songe, songe, Muller, à cette nuit cruelle!
« Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle!
« Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
« Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants! »

Ces vers d'Andromaque me reviennent à la mémoire la veille d'un jour où tant de soldats vont périr!.. Et dire que ces braves n'en savent rien encore.

FRANCK.

Sous vos ordres, Monseigneur, ils iront sans hésiter à la mort... ils savent que c'est la victoire pour la France.

MAURICE.

Laisse-moi me reposer, Franck... tu me fais aller d'un train... Depuis que je t'ai fait nommer colonel de mes hulans, surtout, tu abuses de ta jeunesse...

FRANCK.

C'est vrai, Monseigneur... J'ai vingt ans de plus que vous sur mon acte de naissance... Vous n'avez pas cinquante ans, j'en ai soixante passés; mais je suis âgé de bien moins de bonnes fortunes, et je n'ai jamais bu que de l'eau.

MAURICE.

Pourtant je me sens un peu mieux; la fièvre m'a quitté ce matin.

FRANCK, apercevant madame Favart.

C'est possible; mais prenez garde, Monseigneur, car je l'aperçois qui vous attend.

MAURICE.

Ma petite Favart!.. Franck, il me reste quelques moments d'ici au conseil... laisse-moi cette minute de distraction.

FRANCK, sortant.

Je vous laisse, Monseigneur. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME FAVART, LE MARÉCHAL DE SAXE.

MAURICE.

Vous voilà plus charmante encore sous ce costume... et plus cruelle à mes yeux.

MADAME FAVART.

Dites plutôt victime!... Monseigneur, Beaumépard veut prendre mon rôle dans la pièce de ce soir. .

MAURICE.

Vous le garderez, morbleu! vous le garderez... Dites-lui que c'est mon ordre.

MADAME FAVART.

Oh! merci!.. Mais au moment où votre bonté me rassure et me défend .. pourquoi faut-il que je vous voie si triste?

MAURICE.

Avez-vous droit de vous en étonner?

MADAME FAVART.

Oh! s'il ne s'agissait que de moi... mais rien qu'à vous voir, j'ai lu sur votre front de bien autres soucis... ne les cachez pas à votre amie.

MAURICE.

Eh bien! oui, Justine; il n'est que trop vrai, je suis menacé de perdre mon commandement, mon honneur.

MADAME FAVART.

Que dites-vous, mon maréchal, vous, au faîte de la gloire et de la puissance!...

MAURICE.

D'où je puis être précipité. Justine, vous, mon amie, sachez-le, jalousé, envié, calomnié par mes rivaux, par des princes humiliés devant moi, jaloux de ma fortune qu'ils ont juré de détruire... Ils entourent Louis XV à toute heure... Charolais, le plus acharné de mes ennemis, arrive... Ils ne laisseront pas approuver par le roi le plan que je lui ai soumis pour la bataille de demain.

MADAME FAVART.

Demain...

MAURICE.

C'est vous, Justine, que je charge de l'annoncer à l'armée dans la représentation de ce soir... Que mes plans soient attaqués, dénaturés devant Louis XV, que mon intelligence épuisée me trahisse une minute... et mes ennemis l'emportent. Le roi, indécis, m'arrache le commandement, et perdant pour toujours peut être la seule occasion de justifier ses bienfaits, je descends dans la tombe avec ignominie!...

MADAME FAVART.

Que dites-vous?

MAURICE.

Aussi, jusqu'à demain, je n'existerai pas... Oh! cette nuit!.. cette nuit sera éternelle!.. Justine, ne me refusez pas une grâce que j'implore.

MADAME FAVART.

Implorer de si haut, Monseigneur... c'est ordonner.

MAURICE.

Je passerai la nuit à la vieille abbaye de Notre-Dame des Bois, près du champ de bataille. . Justine, venez m'y porter des paroles d'affection, d'encouragement, de salut!.. Vous hésitez?.. Redoutez-vous les fantômes dont on dit la vieille abbaye peuplée?

MADAME FAVART.

Je vous jure, Monseigneur, que ce qui m'effraye cette nuit, ce ne sont pas les morts, mais plutôt un héros dont on redouterait l'inconstance, si on avait le droit de l'aimer... en amour comme en guerre, votre passé est glorieux... mais il peut être dangereux d'augmenter votre gloire.

MAURICE.

Oh! je vous comprends, Justine!.. Mais, écoutez-moi... souvent toute notre destinée dépend de notre première affection... Une femme que j'avais crue dévouée, désintéressée... m'a trahi odieusement... Cette femme qui est morte.. on me l'a dit... est là sans cesse présente à mes yeux; cette femme, elle est pour moi devenue le doute, le doute affreux qui s'est toujours placé entre le bonheur et moi! Et cependant, moi aussi, croyez-le... mon cœur eût compris des affections de famille; mais dès mes plus jeunes ans, le bonheur du foyer aussi m'a manqué. Je fus jeté seul dans le monde avec toute l'ardeur d'un sang où une race de rois avait transmis la fierté du commandement et le mépris des obstacles. Il m'a fallu demander à l'amour qu'on m'accordait parfois, mais qu'on me ravissait toujours, des consolations, de la force, contre les luttes de l'ambition, et les ennuis de la grandeur! Ah! je le sais, cet amour ne siéd peut-être plus à mon âge... à mes souffrances .. Mais du moment qu'on a connu ces enivrements tout-puissants, du moment qu'on a vu passer dans sa vie ces sourires charmants qui

Digitized by Google

rayonnent d'un éclat plus doux que la gloire, on ne peut plus en déshériter ses jours... il faut aimer... ne fût-on plus aimé... Il faut subir encore le joug de ces passions dévorantes dont rien ne préserve... ces passions, notre bonheur d'abord, ensuite notre châtiment... mais toujours l'espérance, le besoin du cœur et sa jeunesse éternelle!

MADAME FAVART.

Monseigneur...

MAURICE.

Eh bien! Justine... viendrez-vous ce soir... votre réponse?

MADAME FAVART.

Ma réponse, Monseigneur, c'est que voici l'heure du conseil, et que la pauvre petite comédienne est maintenant de trop. (Elle salue et sort.)

MAURICE.

Renoncer à elle! jamais!... ce soir... elle viendra.

SCÈNE V.

LE MARÉCHAL DE SAXE, LE MARÉCHAL DE NOAILLES, LE COMTE HECTOR DE PECQUIGNY, OFFICIERS GÉNÉRAUX.

MAURICE.

Dieu vous garde! Messieurs!...

DE NOAILLES.

Maréchal, vous paraissez bien souffrant!... cette pâleur... Ménagez votre existence...

MAURICE.

Il ne s'agit pas de vivre, Messieurs, mais de vaincre. (Il leur fait signe de s'asseoir.) Messieurs, nous livrons bataille demain... voici la copie du plan que j'ai soumis au roi... j'attends la réponse confidentielle de Sa Majesté... Monsieur de Pecquigny, secrétaire du conseil, veuillez en donner une lecture.

HECTOR, lisant.

« La droite de l'armée est appuyée au village d'Antouin, fortifié; le centre à Fontenoy fortifié également; la gauche, au bois de Barry... Des redoutes relient ces trois positions. »

MAURICE.

Il faut que l'ennemi fasse le siége en règle de notre armée ou qu'il recule honteusement.

HECTOR.

« La maison du roi reste en réserve à Notre-Dame des Bois, où se tiendra Sa Majesté. Le régiment de hulans, commandé par Franck Muller, agira en voltigeurs. »

MAURICE.

Mon fidèle Franck sera partout, me rendra compte de tout.

HECTOR.

« Au cas de retraite, des troupes fraîches au pont de Calonne, dont la tête est retranchée. »

MAURICE.

De plus, je place seize pièces de canon sur l'autre rive de l'Escaut pour foudroyer les Hollandais, s'ils voulaient se joindre aux troupes anglaises et hanovriennes.

DE NOAILLES.

Toute cette disposition, maréchal, est d'un savant capitaine, et nous présage une victoire... Mais pourquoi garder en deçà de l'Escaut, loin du champ de bataille, seize pièces de canon qui nous seraient si utiles dans l'action.

MAURICE.

C'est pour me ménager les moyens d'une diversion... Et vous, soldat expérimenté, vous devez me comprendre. (On entend du bruit.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VINCENT.

VINCENT.

Ah! Monseigneur, je vous demande pardon si je vous dérange, mais c'est pour affaire de service; vous voulez qu'on joue ce soir... et Beauménard refuse.

MAURICE.

Qu'on la flanque aux arrêts.

VINCENT.

Elle n'en jouera pas davantage... Tenez, entendez-vous? Elle se prend aux cheveux avec madame Favart.

MAURICE, aux officiers.

Pardon, Messieurs, mais laissez-moi arranger cette petite affaire... le roi a demandé le spectacle, et il faut de la distraction au soldat... Faites entrer les deux ennemies.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME FAVART, MADEMOISELLE BEAUMÉNARD.

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD.

Ah! Monseigneur, c'est une infamie!

MADAME FAVART.

Monseigneur, c'est une révolte contre vous.

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD.

Favart prend tous les rôles.

MADAME FAVART.

Beauménard refuse de jouer le sien.

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD.

Je ne veux pas jouer un accessoire, moi une ancienne...

MADAME FAVART.

Eh bien! le maréchal décidera.

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD.

Ah! si cela regarde le maréchal, vous aurez tous les droits à son choix.

MADAME FAVART.

Pourquoi ça? Même auprès du maréchal, si j'ai des chances d'être prise au choix, vous êtes sûre de passer à l'ancienneté.

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD, voulant s'élancer sur madame Favart.

Oh! c'est trop fort.

MAURICE.

Eh! la, la, Mesdames, la paix! Vous me donnez plus de mal à vous seules que tous les hussards de la reine de Hongrie. (A mi-voix à mademoiselle Beauménard.) Voyons, de quoi s'agit-il, ma pauvre Beauménard, de représenter, n'est-ce pas, la Fée dans l'opéra-comique de ce soir?

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD, majestueusement.

Oui, la Fée qui ne vient que pour le dénoûment... et moi qui ai du talent, de l'expérience, dans l'intérêt de l'art, je ne veux pas jouer... une panne.

MAURICE.

Oui, mais le costume est bien joli.

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD.

Quelques aunes de satin, et du strass... voilà-t-il pas...

MAURICE.

Si ce n'était pas du strass?

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD.

Plaît-il?

MAURICE.

Ce écrin de quatre mille écus que j'ai reçu hier soir, et que tu admirais... Si tu le portais ce soir avec le droit de le garder?

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD, ébranlée.

Vous dites?

MAURICE.

Que je puis te l'envoyer, pourvu que tu joues ce soir.

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD.

Dame, après çà... j'aurai beau crier .. le spectacle est affiché... Favart sait mieux que moi la Bergère.

MAURICE.

Tu le vois, dans l'intérêt de l'art, il faut que vous gardiez toutes deux vos rôles.

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD.

Et moi de plus les diamants.

MAURICE.

Toujours dans l'intérêt de l'art.

VINCENT.

C'est arrangé! au rideau! (Il sort avec les deux actrices.)

MAURICE, aux officiers.

Eh bien! vous avez entendu?..

HECTOR.

Maréchal, vous faites des miracles.

MAURICE.

Non, mais tout bonnement j'ai fait une diversion. Vous voyez la puissance de la manœuvre... La même sur les Hollandais que sur les actrices... Moralité en faveur de la diversion... Messieurs, Beauménard jouera ce soir, et nous laisserons nos seize pièces de canon en batterie sur l'Escaut.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TROBECK, couvert de boue de la tête aux pieds.

MAURICE.

Hein! quel est ce tombereau de boue qui marche?

TROBECK.

Ah! Monseigneur.

MAURICE.

Comme te voilà arrangé... mon pauvre Trobeck...

TROBECK.

Un boulet de canon qui est venu tout droit s'enfoncer...

MAURICE.

Dans ta personne?

TROBECK.

Dans la boue, à côté de moi.

Digitized by Google

MAURICE.

Eh bien! va faire brosser ta gloire, et n'en parlons plus. Mais que tiens-tu là?

TROBECK.

La réponse du roi, Monseigneur.

MAURICE.

La réponse du roi. (Il prend la lettre.) Oh! la main me tremble!... Si le roi avait condamné mes idées, ce serait mon arrêt de mort. (Il l'ouvre.) Je respire!... Le roi approuve mon plan, Messieurs... je puis lutter contre mes ennemis. (On entend frapper trois coups.) Messieurs... l'heure du spectacle... Ce soir le plaisir, et demain le carnage et la victoire!

ONZIÈME TABLEAU.

Aspect du camp. — Au milieu, un petit théâtre vu en diagonale. — Au devant du théâtre, banquettes disposées pour le maréchal et les officiers. — Derrière, les soldats debout. — Musique faite par un petit orchestre placé devant le théâtre. — La toile lève. — Madame Favart paraît en bergère. — On applaudit.

MADAME FAVART.

Messieurs, ce soir, *Arlequin soldat*, pantomime mêlée de vaudevilles, et *la Bergère et la Fée*. (Mouvement de plaisir.) Demain, relâche à cause de la bataille. (Cris de joie et acclamations.) Après-demain, à cinq heures précises, *les Amours grivois* et *le Prix de Cythère*. (Rires et applaudissements.) Les personnes qui ont retenu des loges sont priées de faire retirer les coupons avant midi; autrement, on en disposerait. (Nouveaux rires. Applaudissements qui se changent en acclamations à l'arrivée du maréchal, accompagné de son état-major. — La toile lève. — Un Arlequin et une Columbine sont en scène. — Un officier vient parler au maréchal, qui se lève rapidement.)

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, MÉDARD, en garde française, paraissant au pied du théâtre.

MÉDARD.

Père Vincent, n'oubliez pas de me donner les paroles du couplet que je dois chanter dans la pantomime en l'honneur du maréchal...

VINCENT.

Je l'ai demandé au souffleur... qui le copie.

MÉDARD.

C'est étonnant, depuis que j'ai reçu un coup de sabre d'un pandour bien inconvenant, je n'ai pas la mémoire très-bien assise... heureusement la voix m'est revenue. (Il chante.) Qu'en dites-vous, père Vincent?

VINCENT.

Oui, oui, ça va assez bien. (A part.) Qu'est-ce que j'oublie donc? La sortie du maréchal m'a troublé.

MÉDARD.

Le *si* est bon... mais le *do*... Ah! décidément, ces satanés hussards m'ont enlevé le *do*.

VINCENT.

Mais qu'est-ce que j'oublie donc?

L'OFFICIER, rentrant et donnant un billet à Vincent.

De la part du maréchal... très-pressé.

VINCENT, lisant.

« Mon cher Vincent, faites continuer le spectacle en mon absence... Un escadron de pandours tente de surprendre le camp... Je fais replier les sentinelles pour les laisser s'y engager, mais je m'arrange de façon à bien saluer ici leur entrée. » Justement j'oubliais d'aller surveiller les miennes. (Le souffleur de sa boîte passe un papier à Vincent.) C'est bon. (Il veut monter l'échelle qui conduit au théâtre.)

MÉDARD.

Eh bien! père Vincent, et mon couplet?

VINCENT.

Le voici, le voici... (Il donne un papier à Médard et monte rapidement l'escalier.)

MÉDARD, chantonnant.

En France, un vaillant militaire
Unit l'esprit à la valeur...

Oh! le deux premiers vers, ça va... (Il ouvre le papier et lit.) Voyons le reste... Hein! qu'est-ce que c'est que ça? Vincent s'est trompé encore... ce n'est pas mon couplet, c'est un billet du maréchal. (Il lit et pousse un cri de terreur.) Hein! nous allons être attaqués!... Comment! encore des pandours?..

VINCENT, du haut de l'échelle.

Médard, à toi ton couplet.

MÉDARD.

Mon couplet... Ah ben oui! je suis joliment en voix...

VINCENT.

Mais vite donc, Médard... tu manques ton entrée.

MÉDARD.

Mon entrée... je n'ai plus de jambes!..

VINCENT.

Ton entrée donc c'est à toi! (Vincent et le souffleur, qui sort, poussent Médard et lui font monter l'échelle, plus mort que vif.)

MÉDARD, sur le petit théâtre, chantant d'une voix tremblante.

En France, un vaillant militaire
Unit l'esprit à la valeur.

(Parlé.) Je ne peux pas trouver une note.

Les grâces, le talent de plaire
N'empêchent point d'avoir du cœur.

(Parlé.) J'ai une peur de chien.

J'en puis citer plus d'un exemple...
Les ennemis vont arriver.
(Mouvement dans la foule.)

UN OFFICIER.

Hein! qu'est-ce qu'il dit?

MÉDARD.

Ah! je n'en puis plus, je défaille... (Bruit d'un coup de feu. — Désordre. — Les soldats courent à leurs armes et les chargent. — Les officiers tirent leurs épées. — Les actrices se sauvent. — Les pandours paraissent à cheval au fond. — Le théâtre est pris, repris, démoli. — Combat comique. — Enfin les pandours sont balayés. — Tableau.)

ACTE CINQUIÈME.

DOUZIÈME TABLEAU.

Une salle gothique de la vieille abbaye de Notre-Dame des Bois. Par les fenêtres délabrées on voit un ciel sombre, nuageux. — Table avec une lampe allumée. — Des cartes, des papiers sont sur la table; un fauteuil, etc.; décor tombant près de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCK, seul.

Le maréchal, en se retirant dans la salle à côté, m'a ordonné de quitter l'abbaye; mais il faut savoir lui résister pour le protéger contre lui-même... Je veillais, et j'ai pu apprendre que l'escorte de madame Favart doit cette nuit la conduire non plus à sa maison, mais ici... Je ne m'éloigne pas. Toutes les dispositions sont prises pour la bataille, qui doit commencer au point du jour... Il ne manque que la certitude de ne pas voir les forces du commandant en chef faillir à la tâche. Heureusement, il a consenti à prendre une heure de repos... (Ecoutant.) On a parlé dans la chambre à côté. (Il entr'ouvre la porte.) Le maréchal, dévoré par la fièvre, s'agite sur son lit de souffrances... il prononce des paroles inarticulées... il est en délire... il se lève... il vient de ce côté...

SCÈNE II.

LE MARÉCHAL, FRANCK.

MAURICE, entrant rapidement.

Oh! laisse-moi!... laisse-moi!... spectre maudit!... va-t'en! J'avais ri de pitié quand on m'avait dit que des fantômes peuplaient cette vieille abbaye... et cependant j'ai revu cette femme qui a frappé toute ma vie de fatalité... C'était un fantôme du sommeil... et le fantôme a disparu... disparu... non... le voilà... C'est elle... Gertrude... Oui, elle étend vers moi la main... elle semble m'arrêter... me menacer... elle qui m'a trahi... va-t'en... va-t'en... mais, va-t'en donc... (Après un silence.) Tout a fui... je me sens mieux... mes souvenirs reviennent... J'attends ici une amie dont j'obtiendrai le cœur; dont la présence dissipera ces impressions cruelles, calmera mes souffrances... Oui, il m'a semblé entendre... Franck... je croyais ne plus te retrouver ici?...

FRANCK.

Oui, Monseigneur; mais je me suis promis de ne pas obéir.

MAURICE.

Hein?..

FRANCK.

Monseigneur, dans quelques heures le canon va retentir dans la plaine de Fontenoy... Monseigneur, à peine assez de force reste à votre corps, brisé par les souffrances, pour réaliser les plans qu'a conçus votre génie... et vous voulez aventurer, dans les émotions d'une passion folle, ces restes d'une énergie né-

Digitized by Google

cessaire à la grande épreuve où se jouent les destinées de la France.

MAURICE.

Franck!...

FRANCK.

Oui, de la France... vous m'entendrez, Monseigneur! car le terme de votre existence, hâtée par ces tumultes du cœur, marqueraient à votre patrie nouvelle l'époque de sa décadence, de ses revers et de ses malheurs... Louis XV livre la France aux favorites... Ah! si vous succombez, qui la protégera?... Le roi Frédéric de Prusse... l'illustre Frédéric, qui ne redoute que Maurice de Saxe, va tourner contre elle son épée victorieuse... C'en est fait de la gloire de ces drapeaux que vous avez tant illustrés, et les derniers rayons de l'astre de Louis XIV vont s'éteindre sur la pierre de votre tombe.

MAURICE.

La tombe!... Eh bien! que m'importe...

FRANCK.

La tombe, soit... mais votre honneur, que menace encore plus une mauvaise action.

MAURICE.

Franck!...

FRANCK.

Oui, une mauvaise action. Car je sais tout, Monseigneur : cette femme, qu'amènent ici des ordres implacables, cette femme, attachée à ses devoirs, cherche à résister au prestige qui l'entraîne vers vous! Son époux, dont elle est l'orgueil et le seul bonheur, vous avez voulu que la force le retînt loin d'elle. Ah! Monseigneur, est-ce là un triomphe digne de vous?... Non, et votre conscience vous l'a dit avant moi... votre conscience, que Dieu vous a fait apparaître dans votre sommeil sous les traits de votre première, de votre plus noble victime...

MAURICE.

Ma victime!... Gertrude... elle... cette perfide... cette ingrate...

FRANCK.

Perfide!... ingrate!... Ah! Dieu me pardonnera aujourd'hui de manquer à une partie de mes serments, pour mieux tenir ceux que j'ai faits à votre père, serments plus sacrés encore envers celui qui m'a sauvé de la balle de Mentzel... Gertrude était innocente, elle s'est sacrifiée à votre gloire... elle a succombé à sa douleur.

MAURICE.

Que dis-tu?...

FRANCK.

Cette femme près d'Ebersteln, dans une humble auberge, qui expirait la tête voilée et les lèvres sur votre main... c'était elle!...

MAURICE.

Elle!...

FRANCK.

Et, maintenant, que ce souvenir saint et cruel vous arrête... Ah! qu'il vous arrête dans un projet lâche... oui, lâche!... car le génie donne bien des droits, Monseigneur, mais jamais celui de l'oppression du faible.

MAURICE.

Franck!...

FRANCK.

Monseigneur, arrêtez-vous dans cette voie où se flétrirait votre renommée!... Vous faites de la France la première des nations, vous éblouissez l'Europe, vous vaincriez le monde!... Grâce pour cette femme!... grâce pour votre honneur!...

MAURICE, hésitant.

Franck! (Bruit de voiture.)

FRANCK.

Une voiture... une voiture qui s'arrête!... elle... Oh! par pitié!... Monseigneur!...

MAURICE.

Tais-toi!... J'entends des pas dans cette galerie... une femme.

FRANCK.

Fuyant des ravisseurs... C'est à vous, peut-être, qu'elle demande justice!...

MAURICE.

C'est mon amour seul qui l'attend... Elle sera à moi... (Il s'élance vers la porte qui s'ouvre.)

SCÈNE III.

AURORE, paraissant, LE MARÉCHAL pousse un cri terrible, FRANCK est pétrifié.

MAURICE.

Gertrude!...

FRANCK.

Non, ce n'est pas Gertrude... c'est Aurore, son enfant, que Dieu nous ramène... c'est le vôtre, Monseigneur...

MAURICE.

Ma fille!... (Il pousse un cri déchirant et tombe.)

AURORE, courant à lui.

Mon père!...

FRANCK.

Grand Dieu! ses mains sont glacées, ses lèvres décolorées, son cœur bat à peine... perdu... perdu... (Bruit au loin. — Canon.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL DE NOAILLES, HECTOR, OFFICIERS.

DE NOAILLES.

Les ennemis attaquent nos lignes... entendez-vous le premier coup de canon... Le roi demande le maréchal de Saxe... On s'étonne déjà de son absence...

HECTOR, apercevant Aurore.

Aurore ici!..

FRANCK.

Le maréchal ne vous entend plus... une émotion terrible l'a privé de ses forces... Oh! cette immobilité .. (A Aurore.) C'est le déshonneur, c'est la perte de votre père!..

HECTOR.

Un autre va donc commander et gagner la bataille?..

AURORE.

Ah! il rouvre les yeux!.. Il va parler!..

MAURICE.

Oh! non!.. non!.. ce n'est pas un rêve!..

FRANCK.

Monseigneur, l'ennemi vous attend... Vos forces vous trahiraient-elles?..

MAURICE.

Mes forces me trahir... quand mon enfant est là!... Mon enfant!.. oh! ne me quitte pas, mon enfant!.. et la présence, c'est la force, c'est le génie, c'est la victoire!..

AURORE.

Oh! je ne vous quitte pas, mon père!..

HECTOR, à part.

Sa fille!.. A moi de la mériter!

MAURICE.

Messieurs, avant ce combat, où je puis trouver la mort, je vous présente Aurore de Saxe, ma fille chérie, que je veux faire héritière d'un grand nom. (Il la présente aux officiers.) Messieurs, au champ de bataille!.. Viens, mon enfant!..

TREIZIÈME TABLEAU.

Bivouac du roi. — Aspect du quartier général pendant une bataille devant l'abbaye de Notre-Dame des Bois. — Le reste du paysage est enveloppé dans la fumée du champ de bataille

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, LE DAUPHIN, CHAROLAIS, OFFICIERS GÉNÉRAUX.

LE ROI, désignant un boulet qui a roulé à ses pieds.

Renvoyez ce boulet aux ennemis, je ne veux rien avoir à eux. Monsieur le dauphin, vous m'avez fait demander de vous mêler aux combattants... mais je ne puis exposer en vous l'hérédité de la couronne, à moins que son honneur ne l'exige, et nous n'en serons pas réduits là, je l'espère.

CHAROLAIS.

Pourvu que les dispositions prises par le maréchal de Saxe aient pu mériter la faveur que vous accordez à leur auteur. Je le désire sans l'espérer, sire.

LE ROI.

Et moi, je l'espère encore, monsieur de Charolais. C'est la première fois où, depuis Poitiers, le roi de France assiste avec son fils en personne à une bataille; et si j'en excepte Taillebourg, nous n'avons jamais remporté d'avantage signalé contre les Anglais!.. Messieurs, j'espère bien être le premier.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL DE SAXE, LE MARÉCHAL DE NOAILLES, FRANCK.

LE ROI.

Eh?... chal, quelles nouvelles bien! maré

MAURICE.

Sire!...

Digitized by Google

LE ROI.

Parlez, maréchal...

LE MARÉCHAL.

Elles sont graves... sire... (Fusillade au loin.) Entendez-vous cette fusillade qui se rapproche?... c'est le feu d'une colonne ennemie.

LE ROI.

Achevez!... Mais vos forces vous trahissent...

MAURICE.

Sire!... mon fidèle Franck a tout vu... et si vous le permettez...

LE ROI.

Qu'il parle!...

FRANCK.

Sire, le maréchal avait entouré son armée de retranchements terribles, mais les troupes anglaises ont forcé l'entrée entre Fontenoy et le bois de Barry, et sont arrivées jusqu'à nous. Nos officiers ont échangé leurs saluts avec les officiers anglais, en les invitant à tirer les premiers, et le carnage a commencé... En vain deux formidables redoutes ont croisé leur mitraille sur la colonne ennemie... Décimée et inébranlable, elle s'avance comme un feu intelligent et vivant qui marche toujours!... Tous nos meilleurs soldats, gardes françaises, chevau-legers, mousquetaires, grenadiers à cheval, se sont successivement brisés contre le colosse, et n'ont servi qu'à jeter sur ses flancs une ceinture palpitante de morts, de mourants... Le terrain disparaît toujours sous cette masse, se déroulant comme un serpent énorme, et laissant dans la poussière un sillage de cadavres!... Ah! sachez-le bien, sire, vos troupes veulent mourir plutôt que de céder le champ de bataille... (Fusillade.) Mais, entendez-vous l'ennemi qui approche, sire... Ah! des ordres!... des ordres!.. et que la mort de vos soldats, du moins, puisse venger leurs frères qui ont péri!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, HECTOR, accourant en désordre.

HECTOR.

Sire!.. sire!.. tout est sauvé peut-être!.. J'arrive du champ de bataille... la colonne anglaise n'est plus qu'à cent pas d'ici... mais privée de cavalerie, isolée de sa base d'opérations... Elle hésite, elle s'arrête embarrassée et inquiète de sa victoire... Un dernier effort, sire, et nous la briserons...

LE ROI, au maréchal.

Maréchal, votre avis?

MAURICE.

Sire!.. il faut... il faut!..

FRANCK.

Grand Dieu!.. ses forces sont épuisées, il ne peut parler...

CHAROLAIS, au roi.

Sire, le maréchal ne peut réparer le mal qu'il a fait... Prenez le commandement ou qu'un autre général...

LE ROI.

Nul ne peut être général en chef... quand Maurice de Saxe existe encore!..

FRANCK.

Maréchal, défendez votre honneur...

MAURICE.

Mon honneur... oui, pour mon honneur... pour la France... je vaincrai... Les forces me reviennent... je me souviens... il faut saisir ce moment d'indécision de l'ennemi... Quatre pièces de canon pointées contre le front de la colonne, et tout ce qu'il vous reste de forces, toute votre maison en réserve, tombera sur la colonne en fourrageurs.

LE ROI.

Bien, maréchal!

MAURICE.

Mais, sachez-le bien, nous épuisons nos dernières ressources!.. si elles ne nous donnent pas la victoire... tout est perdu, même le roi de France... Ces quatre pièces de canon pouvaient seules couvrir votre retraite.

LE ROI.

Quand un roi de France est vaincu, Messieurs, il fait sa retraite du côté de l'ennemi... A vous, monsieur de Pecquigny, de commander le feu... vous êtes officier d'artillerie. (Fusillade.)

MAURICE.

Sire, voici l'ennemi... il est là... mais il vient chercher sa tombe à vos pieds... Oh! je le sens là, Dieu protége toujours la France!..

QUATORZIÈME TABLEAU.

Le décor change, et laisse voir l'immense plaine de Fontenoy remplie de fumée, jonchée de morts et de mourants. — Au fond, la colonne anglaise développant son front, et qui, en s'avançant, partage diagonalement la scène. — Sur le devant du théâtre, des soldats français de toutes armes, des cavaliers démontés font feu sur la colonne qui riposte. — Les Français tombent et se replient en désordre. — Arrive Hector à cheval.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, LE ROI, LE MARÉCHAL.

HECTOR.

Place à l'artillerie, Messieurs... (Une batterie attelée, de quatre canons, arrive et tourne la gueule à l'ennemi. On fait feu. La colonne s'ouvre, la maison du roi se précipite sur la colonne qui plie, se débande. Cris de victoire. Le roi arrive avec le dauphin; les soldats l'entourent, les blessés se soulèvent et poussent des cris de joie. Hector est à côté du maréchal.

LE ROI, au dauphin.

Voyez, mon fils, que de sang pour acheter la plus belle victoire!... Vous, du moins, Dieu vous rend à nous, maréchal... Ah! nous regretterions notre triomphe, s'il nous coûtait un héros tel que vous!...

MAURICE.

Sire, Dieu me conservera encore pour vous servir; mais je ne voulais vivre que pour voir Votre Majesté victorieuse .. Je puis mourir... La France m'a adopté... mais, avec cette seule journée, j'ai payé ma bienvenue à ma mère!...

QUINZIÈME TABLEAU.

(Tableau. — Reproduction de la toile d'Horace Vernet, à Versailles. — Nouveaux cris.)

FIN.

Digitized by Google